

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 31

MONTREAL, 29 NOVEMBRE 1902

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE FAMEUX PIERRE LEROYER, bien connu à Montréal et présentement dans les régions arctiques
(Voir les pages 722, 732, 733, 737 et 741)

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

UNE PRIMEUR

C'est toute une primeur que l'"Album Universel" a aujourd'hui la bonne fortune d'offrir à ses lecteurs, grâce à la complaisance de M. Houde, voyageur de commerce bien connu de cette ville, qui nous a communiqué les précieux documents qu'il tenait lui-même de M. Camiraud, hôtelier, de Sherbrooke, comme en font foi, d'ailleurs, les pièces justificatives que nous publions dans d'autres pages de ce numéro.

Nous devons aussi des remerciements tout particuliers au chef de la Sûreté, M. Carpenter, et à l'inspecteur MacMahon, qui nous ont gracieusement fourni tous les renseignements voulus au sujet de Leroyer, qui n'est pas inconnu à Montréal.

Pierre-Jean Le Royer naquit à Issoudun, dép. de l'Indre, France, et il peut avoir aujourd'hui une cinquantaine d'années.

De haute taille, près de cinq pieds et cinq ou six pouces, il joint à une énergie indomptable, une santé de fer; un mépris des dangers et une connaissance des us et coutumes de la faune du Canada permettent de le noter parmi les rares coureurs des bois, véritablement aigues de ce nom, qui nous restent aujourd'hui.

Faut-il s'en étonner lorsqu'on apprendra que, dès son adolescence, il fut entraîné parmi le flot qui tenta d'arrêter l'invasion allemande, en 1870.

Engagé volontaire à l'infanterie de marine, il assista à tous les combats de l'armée de la Loire. Il fut blessé à Patay et fut porté à l'ordre du jour dans un des combats qui eurent lieu peu après. Il émigra ensuite au Canada où, d'aventures en aventures, il se maria, à St Paulin, comté de Maskinongé, avec une Algonquienne du nom de Saint-Aubin, dont les proches habitent encore Bécancourt.

Retiré dans les montagnes du Maine, il se livra à la chasse pendant de longues années, et dans ses loisirs, s'occupait de temps à autre à exhiber un magnifique orignal qu'il avait capturé ou dressé.

Lors du dernier grand carnaval d'hiver, sa venue à Montréal le mit en rapport avec la police, qui le prit pour guide et auxiliaire dans l'affaire de Morrison. On sait le reste et ce qui s'ensuivit.

Revenu à ses anciennes habitudes, il reprit une vie plus active et, de concert avec un de ses amis et compatriotes, il entreprit la formation d'un cirque appelé le Cirque Indien et Africain. Il parcourut du nord au sud la province de Québec, sans beaucoup de succès pécuniaires, et finalement retourna à ses chasses.

Au mois de juin dernier, Pierre Leroyer était de passage à Montréal et annonçait discrètement à ses intimes qu'il se mettait en route pour le Pôle-Nord, au service de Ziegler, le célèbre millionnaire américain.

Comme l'indique la note laconique que nous reproduisons dans nos pages centrales, Leroyer est actuellement dans le bassin polaire, et passera l'hiver à bord de l'"America". Il annonce un grand désastre avec explications plus tard. Il veut sans doute parler de l'expédition Baldwin.

Nous attendons des nouvelles avec anxiété.

LES BEAUX-ARTS AU CANADA

L'"Album Universel" s'est fait un devoir d'envoyer l'un de ses rédacteurs saluer M. Hébert à son retour à Montréal. Plutôt que de soumettre l'éminent sculpteur au supplice de l'interview, nous avons préféré lui demander une expression de vues, par écrit, sur la condition des beaux-arts au Canada. Cette expression de vues, que nous publions en la page 725, est d'un haut enseignement pour tous ceux qui ont le culte de l'esthétique.

Ajoutons que monsieur Hébert nous est revenu de Paris frais et dispos.



Leroyer

MacMahon

Carpenter

Photographie inédite prise en 1889 au retour de la fameuse expédition Morrissou

LE PALAIS DU TEMPS

(Pour "l'Album Universel")

Accablé sous le Poids du Travail et des Ans,
Un bon Vieillard disait à ses Petit-Enfants :
"Quatre-vingt-deux Hivers ont passé sur ma tête,
"Blanchissant mes cheveux.

"Mes Jours, comme le Vent poussé par la Tempête,
"Ont passé rondement, plus tristes que joyeux.

"Il me semble pourtant que je viens d'apparaître

"Dans le Palais du Temps,

"Palais mystérieux, difficile à connaître,

"Où vivent moribonds les Jours et les Instants,

"Les Siècles, les Saisons, les Mois et les Semaines.

"Là, les Douleurs sont Reines,

"Les Plaisirs, Courtisans ;

"Les Bonheurs, des Pygmées ;

"Les Malheurs, des Titans ;

"La Vanité, l'Orgueil, de légères Fumées.

"La Vérité s'y cache ainsi que la Vertu ;

"Tandis que le Mensonge,

"D'un habit tissé d'or, s'y montre revêtu,

"Louant l'Hypocrisie et caressant le Songe.

"La Vie, en minaudant, cache là ses hâillons,

"Ses cruelles Douleurs et ses Chagrins moroses,

"Sous un manteau de soie enguirlandé de Roses ;

"Pendant que les Humains, troupe de Papillons,

"Voltigent sur son sein, sous l'empire des Fièvres,

"S'efforçant d'appliquer leurs lèvres sur ses Lè-

[vres :

"Un petit, petit nombre y restent quelque temps,

"Mais la plupart, hélas ! à peine deux moments !

"Ce Palais a deux Portes

"Ouvertes jour et nuit, aux humaines Cohortes :

"La Porte de la Vie et celle de la Mort ;

"Par la première on entre et par l'autre l'on sort.

"D'un pas vif, régulier, qui jamais ne se lasse,

"Allant vers l'Avenir, poussé par le Passé,

"De plus en plus ridé, voûté, Jauni, cassé,

"Le temps passe et repasse

"Avec perplexité ;

"Car, de son Doigt de fer, le noir Destin lui montre

"Venant à sa rencontre,

"L'Eternité ! !"

AUGUSTE CHARBONNIER.

LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

12e CAUSERIE

Nous voici arrivés, je crois, au point culminant, le développement des plaques sensibilisées ! Je me sers de ce qualificatif parce qu'à mon avis, cette partie de la photographie est la plus étendue, de même que la plus difficile, et aussi, celle qu'il faut soigner entre toutes. Avec un bon cliché, on va chez l'impressionneur, ou on finit soi-même, sans être passé maître pour autant, et on a toujours une reproduction, tandis que si on a gâté en développant, adieu — impossible d'aller trouver l'ami posé la veille et de lui faire partager les joies du succès ! Jusque-là, il peut y avoir des remèdes, mais après, plus rien, plaques, révélateur, tout est perdu, et le sujet aussi, lorsqu'on se trouve dans l'impossibilité de recommencer. Pourtant, il paraît qu'une personne versée parfaitement dans cette opération arrive toujours à tirer quelque chose d'une plaque, pourvu qu'elle n'ait pas été affectée par la lumière, avant de passer par la cuvette à développer.

Il y a un grand nombre d'agents révélateurs, un plus grand nombre encore de formules ; il n'est pas nécessaire d'en connaître la totalité, au contraire, un seul suffit, si on sait s'en servir, et c'est le meilleur moyen d'approcher de la perfection.

Quand je dis un, j'entends pour reproduction sur papier ou autre chose, et ne pas perdre de vue que chaque papier demande un cliché qui s'accorde avec ses qualités respectives. Pour un positif ou la lanterne magique, plaques de porcelaine, etc., il faut des révélateurs comportant le genre désiré.

Un révélateur qui se prête à beaucoup de modifications s'appelle élastique ; donc, celui qui a le plus d'élasticité doit être choisi de préférence.

On a besoin de modifier le révélateur quand on a trop ou pas assez exposé, aussi lorsque c'est de la copie ou de l'intérieur, de la pose par un temps clair, sombre, etc.

Bichromate de Potasse. — Cristaux de couleur un peu rouge. Tous les chromates sont plus ou moins sensibles à l'effet de la lumière. Est employé pour la sensibilisation de papiers, surtout celui appelé "Charbon".

Petite Revue Illustrée

PAR ZOZO

La semaine a commencé par un attentat anarchiste contre la vie d'un monarque, ce qui, dans le domaine du revuiste, s'étiquette de trois étoiles, j'imagine. Mais, comme les terreurs provoquées par l'événement sont maintenant dissipées, il ne nous reste plus qu'à en rire. Rien d'amusant, en effet, comme de parcourir attentivement les narrations détaillées de ces "grosses nouvelles à sensation". C'est surtout la description minutieuse du régicide qui me désopile. Neuf fois sur dix, ce dernier devient un type à part. Tout est exagéré : s'il a des moustaches, elles deviennent de "très grosses moustaches" ; s'il a le malheur d'avoir le nez un peu camard, on lui attribue l'air boule-dogue. Si le misérable jouit d'un nez bourbonien, on en fait un appendice nasal démesuré. Aussi, à la comparaison des divers récits de nos journaux, on en arrive vite à des conclusions vraiment énigmatiques, ou plutôt fantastiques.

Au hasard de la fourchette, prenons pour exemple la description de Rubino, le misérable ou l'imbécile qui a tiré trois coups de revolver sur Léopold II.



PREMIER JOURNAL.

Rubino est un TOUT PETIT HOMME, à tête CHAUVE. Il porte une GROSSE moustache noire.



DEUXIEME JOURNAL.

Rubino possède un nez de proportions ENORMES, et des pieds de CHINOISE. Il porte ses cheveux par GROSSES MECHES.



TROISIEME JOURNAL.

Rubino est un IMBERBE à l'air plutôt PACIFIQUE, si ce n'était ses GROS YEUX qu'il roule constamment.



Je vous demande un peu comment s'écrit l'histoire. Si ces trois confrères, qui ont pourtant coutume d'être très scrupuleux, nous disent, comme toujours, la vérité, quelle sa'e tête il doit avoir, ce Rubino. Impossible de le reconstituer !

La pauvreté n'est pas un vice. On ne me fera toujours pas croire qu'elle est une vertu.

La Belgique vient d'avoir sa sensation anarchiste. Il fallait bien que l'Angleterre suive. Léopold et l'ex-prince de Galles sont d'anciennes branches. Comme vous l'avez su sans doute, une grosse sensation a été causée, il y a quelques jours, à Londres, par l'arrestation de deux femmes qui avaient réussi à s'introduire dans le palais royal, sous le prétexte de présenter une pétition à la Reine. Le bruit a couru que c'étaient deux bandits déguisés qui en voulaient à la vie de Sa Majesté. Rien n'en était. On se trouvait simplement en présence de deux "plucky" Américaines de Brooklyn, qui avaient juré de se rendre auprès de la Reine pour lui arracher... un autographe. Ce que c'est que le "go-ahead" !



La prospérité enfante plus d'imbéciles que l'adversité.

Les journaux recommencent à parler de cet appareil pour arrêter brusquement les navires. Après l'accident du "Québec", qui vient de s'é-

chouer profondément dans la vase, en face de Varennes, m'est avis que le même inventeur pourrait facilement trouver le "vice-versa", c'est-à-dire le moyen de faire partir brusquement les navires. Cette fois, il peut compter sur la gloire.

Les gens qui brûlent leurs vaisseaux sont généralement les derniers à mettre le feu aux poudres.

On annonce un grand scandale dans le Ministère des Travaux Publics. Quelque chose comme un million de dollars (rien que ça !) est mystérieusement disparu du budget du département. De sensationnelles arrestations vont suivre...

J'oubliais de vous dire que c'est de l'Italie que je veux parler.

C'est bien vrai, les intentions sont bonnes ; mais elles se contaminent si facilement !

Chroniquement, nous voyons apparaître dans les journaux du pays :

LE CAPITAINE BERNIER,

Il espère toujours partir pour le Pôle-Nord.

Et coetera... Voilà, bien comptés, VINGT-QUATRE ANS que le Capitaine entretient ce projet. Il faut bien admettre qu'à côté de cette persistance, le Pôle-Nord est une vètille. Ce qu'il y a de plus difficile que de découvrir le Pôle-Nord, c'est de remuer, de dégourdir ses compatriotes. Nous sommes encore plus gelés.

Nul n'est prophète en son pays...

Les compagnies de chemins de fer se plaignent, paraît-il, que les affaires ne marchent pas bien. Ce qui, en bon français, veut dire une augmentation de tarif pour la prochaine saison.

Et, nependant, on n'a qu'à se promener sur les boulevards des grandes cités pour rencontrer les présidents, vice-présidents et officiers des grosses compagnies, en chapeau de soie, les mains dans les poches, le cigare de dix sous aux lèvres, et prenant tout le trottoir...

Les affaires vont toujours mal avec eux...



Si tout le monde payait comptant, combien de pauvres pères de famille, qui sont collecteurs, seraient jetés sur le pavé ?

Ah ! les métiers difficiles. Je voyais un jeune homme, cette semaine, à un théâtre populaire, occupé à crier à tue-tête, parmi la foule, les dernières chansons américaines, "Dolly Gray", et un tas d'horreurs "ejusdem farinae".

Pauvre diable, ce qu'il doit avoir la gorge sèche une fois sa besogne terminée !

Et dire que, dans le même théâtre, à deux étages plus haut, gagnent leur argent bien facilement.

Je veux parler du policeman qui a charge de veiller à ce que les petites mâcheuses de gomme n'assistent pas aux représentations. C'est une tâche sainte, qu'il accomplit avec une tranquillité héroïque. Elle lui rapporte d'ailleurs pas moins d'un dollar et quart par jour. Et dire que celui d'en bas, qui passe tout le temps à japper, gagne à peine ses cinquante sous. O inégalités sociales !

C'est une excellente chose d'avoir trop à faire pour conter ses peines inanes.

Evidemment, le premier-ministre Combes est un abatteur endurci. Voilà qu'il vient de déclarer la guerre ouverte aux alcoolés, et principalement aux liqueurs et cordiaux. Ça ne fera pas l'affaire de bien des gens !

Il n'y a pas de diable qui ne se tourne contre le diable.

Les gros bouillons politiques sont cre-

vés. La marmite a repris son calme habituel. L'attention publique commence déjà à abandonner Tarte, bien qu'il ne perde pas une occasion de se mettre en évidence. Pour qui ne le connaîtrait, on dirait d'un parasite en quête d'emploi. Mais c'est bien de LUI-MEME que Tarte a démissionné. Ne perdons jamais cela de vue.

Il y a plus que cela, si quelque lecteur m'en manifeste le désir, je lui raconterai, dans ma prochaine à peu près dans les termes, les principales parties de la conversation qui a eu lieu entre Laurier et Tarte, lorsque celui-ci s'est rendu à la résidence du premier-ministre, sur l'invitation téléphonique de ce dernier, le dimanche avant-midi, à 11.12 heures, le 19 octobre, 1902. Je précise pour vous montrer que je ne blague plus.

Quant à Préfontaine, il prépare son élection... par acclamation.

Il y a plus d'une barrière de péage sur le chemin du succès.

Pour s'être simplement mis le pouce sur un carreau vitré, Maître Schaeffer vient d'être trouvé coupable de meurtre, à Paris, France. Grâce soient rendues à M. Berthillon, du service anthropométrique !

En voilà un qui s'en mordra les pouces.

Méfiez-vous de l'homme qui ne sourit pas. C'est comme un chien qui ne frétille pas de la queue.

La question de l'encombrement du marché Bonsecours revient encore sur le tapis. C'est une belle cause. Nous doutons, cependant, de l'efficacité de la campagne entreprise. Nos cultivateurs ont en mains un remède bien plus simple : qu'ils se mettent en grève !

Coupez les vivres à Montréal.



Vous vous apercevrez bien vite, messieurs les Habitants, que le ventre chez nos édiles commande beaucoup plus que la raison.

La philosophie est un parapluie qu'on ne peut ouvrir lorsqu'il pleut.

Le gouverneur-général a établi son wigwam à Montréal. Je n'entends pas être invité aux parties vice-régaux, mais mes lecteurs peuvent compter que je les tiendrai au courant de ce qui se passera d'intéressant à ces réunions de la très haute gomme.



Fait à noter de la dernière réception : Une petite odeur de charbon mou, bien pardonnable, dans les pièces du Château.

Un imbécile peut parler douze langues. Je trouve que ça prend un sage pour se taire dans une.

Criminelle cigarette ! Higgins, le jeune vaurien, qui vient d'être trouvé coupable de meurtre, était un fumeur invétéré de cigarettes. Je m'en doutais !

De quels maux est quotidiennement responsable ce petit rouleau de tabac, enveloppé de papier immaculé, et si inoffensif d'apparence ? Gare à l'enfant qui fume la cigarette ! La société lui offre trois portes de sortie : l'asile, la prison, ou le cimetière.

Un jeune méchant est encore préférable à un jeune fou. J'évite le premier, mais mes sympathies pour celui-ci me jouent de mauvais tours.

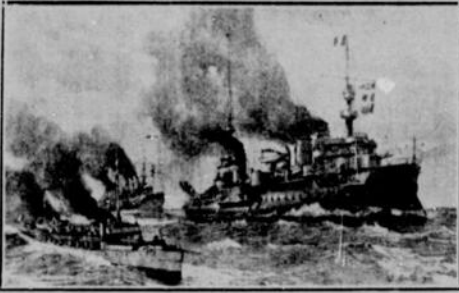


LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

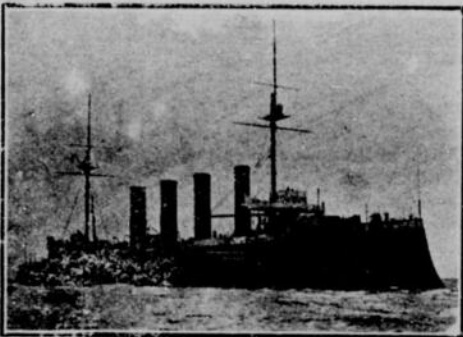
Paris, 15 novembre,

Les premières années du 20ème siècle auront vu en Europe une recrudescence marquée dans les armements destinés à protéger les côtes. La France, pour sa part, ne veut pas se laisser dépasser par aucun pays, et ses plus récentes constructions navales n'ont certes rien à envier à celles de l'Angleterre ni de toute autre puissance. Ci-joint les photographies de l'un de ses contre-torpilleurs, du croi-



seur cuirassé "Jeanne d'Arc", et du croiseur cuirassé "République".

A propos de navires de guerre, voici le portrait du croiseur anglais "Good Hope", sur lequel l'hon. M. Chamberlain va prendre passage incessamment pour se rendre dans le Sud-Africain. Ce navire a été donné à l'Angleterre par le gouvernement du Cap, lors du jubilé de la reine Victoria.



Le télégraphe a dû vous apprendre la crise ministérielle en Espagne. Ci-joint le portrait du premier-ministre espagnol Sagasta, avec le général Weyler à sa droite, le duc d'Almadovar à sa gauche, et le duc de La Veragua, au bas.



D'après les prévisions générales, Sagasta réussira à reconstituer son cabinet en prenant dans son cabinet les trois collègues dont je vous envoie les portraits en même temps que le sien.



seur cuirassé "Jeanne d'Arc", et du croiseur cuirassé "République".

On parle, je crois, chez vous, de la fondation d'une bibliothèque publique. A ce propos, permettez-moi de vous présenter M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque Nationale à Paris—portrait de 1869 et portrait de 1902.

Mercredi dernier, le personnel de la Bibliothèque Nationale était en fête, pour la célébration du jubilé de son administrateur général. Il y a cinquante ans, au mois de novembre 1852, M. Léopold Delisle, archiviste paléographe, alors âgé de vingt-six ans, entra comme petit employé au département des manuscrits; vingt-deux ans plus tard, en 1874, après avoir gravi tous les degrés de la hiérarchie, il était nommé administrateur général. La cérémonie, tout intime, de mercredi a eu lieu à 5 heures, dans la salle des cours de l'hôtel Mazarin.



Le télégraphe a dû vous annoncer le service d'actions de grâces célébré à Londres, le 26 octobre, pour remercier Dieu de la guérison du roi Edouard. La photographie de la cathédrale de St Paul est en conséquence toute d'actualité.



Vous avez dû entendre parler du duel Dion-Richard qui, à cause de son caractère politique, a intéressé tout Paris. La photographie ci-jointe représente le marquis de Dion et M. Gérault-Richard sur le terrain, dans la cour des écuries de Neuilly St James.

Le duel en question est sorti de l'ordinaire, en cela que toute une foule de curieux, connaissant le lieu de la rencontre, s'y étaient portés. Ils ont dû naturellement en attendre l'issue à la porte de l'immeuble.

Autre dérogation au code tacite qui régit les rencontres de cette sorte, les duellistes ne se sont pas serrés la main, après que l'honneur eut été déclaré satisfait.



Tout un fagot de serpents reçus de l'Inde, cette semaine, au Jardin d'acclimatation. Le procédé d'emballage s'explique par la photographie.



Le comte de Tolstoï est présentement en Crimée, où il compte récupérer de la sérieuse maladie qu'il a faite l'an passé. Ci-joint sa dernière photographie.

Les deux dernières photographies sont celles de Conférence Internationale pour la Lutte contre la Tuberculose, qui s'est réunie à Berlin, dans la salle du Langstadt, le 23 octobre dernier, sous la présidence du comte Pozadowski.



Le comité d'initiative était composé de MM. Fraenkel, Althof, Von Leyden et Pannwitz, secrétaire général.

LEON ZOR.

LES ARTS AU CANADA

Article de Monsieur le Sculpteur Hébert écrit spécialement pour l'ALBUM UNIVERSEL.



M. Hébert, d'après un portrait datant de quelques années.

En 1873, lorsque je lement de lui, est un livre rempli d'anecdotes commencai ma carrière. C'est un peintre qui a plutôt écrit que peint ses re, aucune statue en bronze n'avait été faite. Il a créé par la plume un courant d'inspiration par des Canadiens. Nos dées ; Il a démontré que le temps était arrivé de faire des oeuvres, d'orner les églises, les monuments de tailler des statues et les places publiques par la peinture et la sculpture, d'écrire avec le pinceau et le ciseau les actions héroïques de nos aïeux. Il a dénoncé les faux talents à l'Eglise. Enfin, il a jeté la bonne semence et formé quelques élèves. L'on pourrait presque dire de lui, qu'il fut un chef d'école sans disciples.

Quelques sculpteurs d'ornements se risquaient parfois à faire des statues en bois. Leur travail n'était pas aussi apprécié que celui des peintres, leurs contemporains, qui, sans faire des chefs-d'oeuvre, avaient un peu plus de science ; peu de noms de sculpteurs nous sont restés. M. l'abbé Beaubien, dans son histoire du Sault-au-Récollet, parle d'un sculpteur Hébert, qui a laissé une certaine réputation dans le district de Montréal : il vivait à la fin du 18ème siècle. Mgr Lafitèche m'a parlé un jour d'un statuaire du nom de Couvillon, qui confectionnait des pacotilles de crucifix et de statuettes en bois et en plomb, qu'il vendait l'hiver, colportant sa marchandise dans un traîneau, troquant une sainte Madeleine pour un sac de blé ou des peaux de renards, écrivant n'importe quel nom sur les quelques modèles qu'il fabriquait. Tous ses saints se ressemblaient, comme les membres d'une même famille.

Anatole Parthenais, qui fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts à Paris, pendant le second empire, fit un cours brillant et mourut malheureusement sans avoir pu produire. Il repose dans le cimetière de Joliette.

Charles Dauphin, mort en 1873, est probablement celui qui a le mieux fait et produit le plus. Il avait du tempérament, mais manquait de formation ; c'était un primitif qui arrivait à rendre son émotion sans savoir son métier.

Notre pays a produit plus de peintres, la peinture étant un art plus séduisant. Plusieurs furent des artistes remarquables ; tels les Légaré, les Plamondon, les Théophile Hamel, etc.

Falardeau, passé jeune en Italie, y a fait fortune en vendant des reproductions de musée ; mais le plus méritant et le plus célèbre est sans contredit Napoléon Bourassa qui étudia plusieurs années en Italie, d'où il écrivit des lettres qui fixèrent l'attention sur lui. A son retour, il eut à lutter contre la malveillance, et ne fut pas encouragé selon son mérite. Montréal possède deux chapelles décorées par lui : Nazareth et Notre-Dame de Lourdes.

M. Bourassa a peut-être plus le tempérament d'un conteur que d'un peintre. "Jacques et Marie", dont le thème est la dispersion des Acadiens, est un fort joli roman. "Nos Grands'Mères", éga-

lorsque je lement de lui, est un livre rempli d'anecdotes commencai ma carrière. C'est un peintre qui a plutôt écrit que peint ses re, aucune statue en bronze n'avait été faite. Il a créé par la plume un courant d'inspiration par des Canadiens. Nos dées ; Il a démontré que le temps était arrivé de faire des oeuvres, d'orner les églises, les monuments de tailler des statues et les places publiques par la peinture et la sculpture, d'écrire avec le pinceau et le ciseau les actions héroïques de nos aïeux. Il a dénoncé les faux talents à l'Eglise. Enfin, il a jeté la bonne semence et formé quelques élèves. L'on pourrait presque dire de lui, qu'il fut un chef d'école sans disciples.

Voyant les choses de haut, se tenant à l'écart, il fit cependant, à un certain moment, quelques efforts pour entrer dans le courant, mais prit bientôt la tangente et fit place aux impatients, pour éviter la bousculade et les promiscuités désagréables.

Si tous ces artistes, dont plusieurs avaient un réel talent, n'ont pas fait de grandes oeuvres, c'est qu'ils sont venus trop tôt dans un jeune pays, où la lutte pour la vie absorbait toutes les énergies. Les manifestations d'art ne venant qu'après le développement agricole, industriel et commercial, nos pères s'occupèrent plus à conquérir le bien-être matériel qu'à cultiver les arts. Ceux de leurs fils qu'ils mettaient dans les maisons d'éducation devenaient presque toujours prêtres, médecins, ou avocats. Les prêtres baussaient bien des églises, mais ils les bâtissaient modestes, comme la fortune publique ; heureux lorsqu'ils pouvaient y placer une image du saint patron, soit peinte ou taillée ; et souvent ces tableaux ou statues étaient importés d'Europe par les évêques et les rares curés qui faisaient alors le voyage de la Ville Eternelle.

Pendant la révolution française, un certain nombre de bons tableaux nous sont venus, épaves échappées à la destruction des églises, et sauvées par des religieux ou des amateurs. La Cathédrale de Québec en possède plusieurs, entre autres un crucifix de toute beauté (on le dit de Van Dyck.)

Dans les anciennes familles, l'on trouve souvent des portraits d'ancêtres, sans signature, pour la plupart, et faits par des artistes de passage ou résidant dans les grandes villes. Kreigkof, peintre russe, a laissé au pays des tableaux de scènes canadiennes, très recherchés aujourd'hui par les collectionneurs.

La première statue en bronze faite au pays est celle de l'abbé Girouard, fondateur du collège de St Hyacinthe. Elle est l'oeuvre de Van Luppen, sculpteur belge, qui a demeuré plusieurs années à Montréal. Elle fut coulée en bronze en 1878, par L. J. Hérard, Canadien-français, établi sur la rue Craig, à l'endroit où est aujourd'hui le bureau des Tramways Electriques.

Cette heureuse initiative eut pour résultat d'éveiller chez les fervents de notre histoire le désir de travailler à élever des monuments à nos grands hommes, en commençant par les fondateurs. Un grand nombre d'articles furent publiés par les journaux, et, comme conséquence immédiate, un comité fut organisé à Montréal pour élever un monument à Paul-Chomedey de Maisonneuve. Les affaires, qui étaient très mauvaises, rendirent la souscription plus que difficile ; le projet fut ajourné.

Un an après, M. Dion lança le projet d'un monument au colonel de Salaberry, projet qu'il fit réussir par un travail long et opiniâtre. Son monument est, comme l'on pourrait dire, de l'étoffe du pays : le modèle, le bronze, le piédestal sont l'oeuvre de mains canadiennes. Ce fut une révélation.

Depuis, le pays a marché ; le progrès matériel a eu son contre-coup artistique. Des monuments s'élevèrent un peu partout, d'un bout à l'autre du Canada, soit par les soins des gouvernements ou par souscription volontaire.

L'architecture a aussi fait de sensibles progrès.

L'on peut aujourd'hui suivre des cours de littérature sans sortir de chez nous.

Le théâtre aussi prend racine.

Partout, l'on voit culture, éducation du goût, progrès, et, comme disait l'Hon. M. Tarte, dans un banquet à Paris, nous sommes devenus une nation.

Pour le présent, faisons-nous un devoir de produire, de nous affirmer ; l'avenir sourira à nos fils.

Philippe Hébert

HEURES D'AMERTUME

Hanté par le besoin de vous revoir, un jour,
Vers vous je reviendrai las de ma vie errante ;
Mais en vos yeux, encor trouverai-je apparente,
La flamme qui console et qui parle d'amour ?...

Vous aurez de l'Oubli bu la coupe enivrante,
Car le bonheur d'Autan souvent est sans retour !
Un autre aura reçu votre coeur à son tour,
Et votre âme, au passé sans doute indifférente.

Tandis que j'irai seul traînant mon sort affreux,
Jalousant tristement le rival plus heureux
Qui de votre tendresse aura fait la conquête !

Ah ! que mon souvenir vous semblera léger !
Peut-être direz-vous : — "Quel est cet étranger !"
Et n'aurez plus pour moi l'aumône que je quête !
HENRI BERLUREAU.

PENSÉES

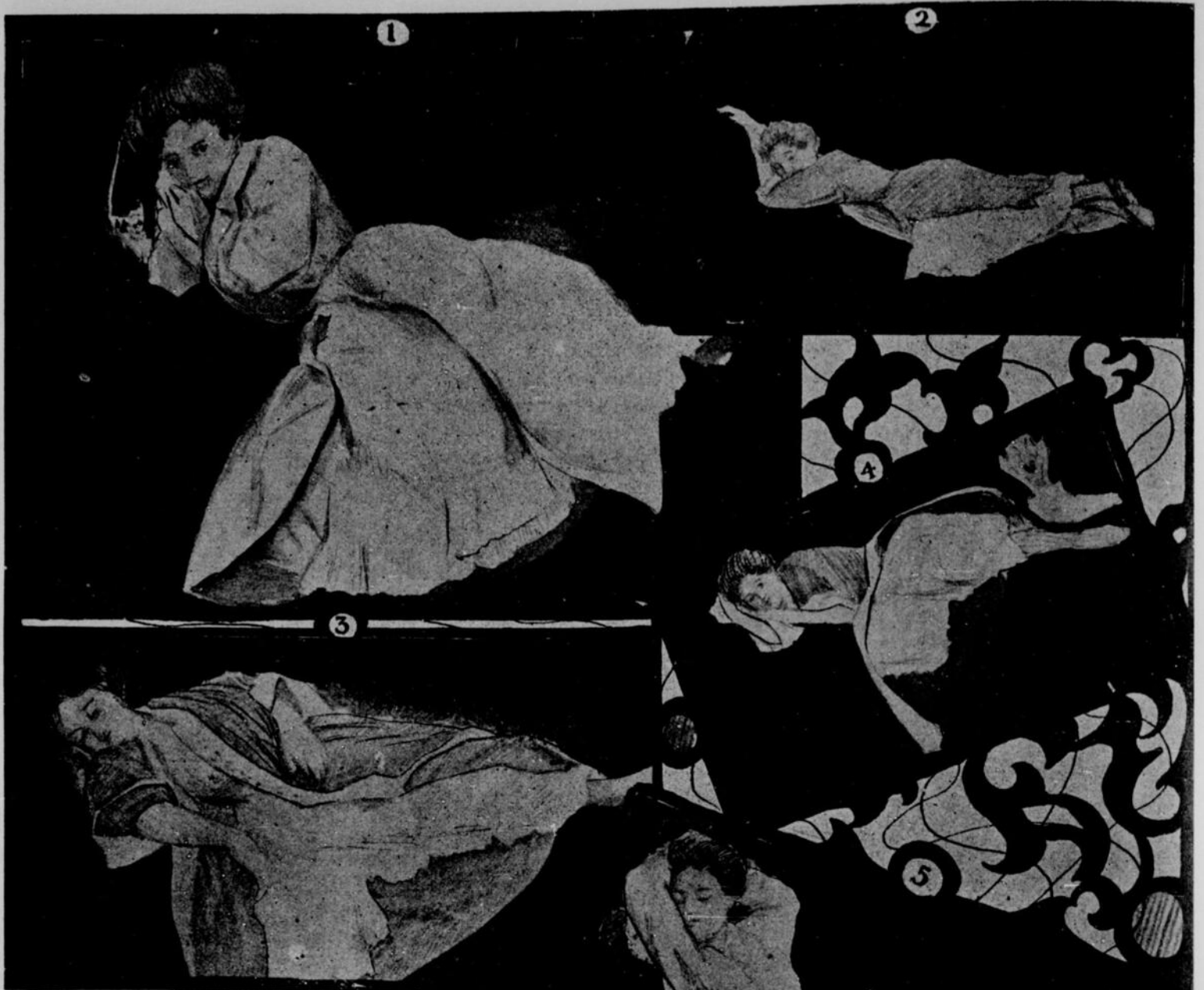
Une lecture amusante est aussi utile à la santé que l'exercice du corps. — Kant.

La science pour être complète, pour être digne de son nom, doit être adéquate à son objet.—L'abbé Bautain.

Un des offices de la science en ce monde est de guérir le mal et souvent de l'employer au bien. — Jules Simon.

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes Bromo-Quinines Laxatives. Tous les pharmaciens remboursent l'argent de ceux que ce remède ne peut guérir. La signature de E. W. Grove est sur chaque boîte. 29-n



COMMENT DORMIR ?

Le repos est aussi nécessaire que la nourriture même ; aussi, le sommeil est-il un des plus impérieux besoins de notre nature. Nous accomplissons sans aucune étude préalable cette importante fonction, et bien des gens seront stupéfiés d'apprendre qu'ils ne savent pas dormir.

Comme on fait son lit, on se couche", déclare la sagesse des nations ; et, "comme on se couche on dort", pourrait-on ajouter. Comment vous couchez-vous, lecteurs de l'"Album Universel" ? Il serait peut-être indiscret de vous le demander. Mais on peut supposer, sans crainte de se tromper plus d'une fois sur dix, que vous vous couchez sur le côté droit, le bras replié au devant de la poitrine. C'est en effet la position habituelle, celle qu'on prend naturellement et tout d'abord en se mettant au lit.

Cela ne veut pas dire qu'on la conservera toute la nuit, et qu'un diner trop copieux, un travail cérébral trop prolongé, en créant la fâcheuse insomnie, n'imprimeront pas à votre corps les déplacements les plus anormaux dans votre lit au pillage. Néanmoins, quand on est jeune et bien portant, quand on a un bon estomac, la tête tranquille et les pieds chauds, il est ordinaire de se retrouver au réveil dans la position qu'on avait adoptée en s'endormant.

Une simple sieste par une chaude journée de juillet ou d'août ne réclame pas grand effort. La chaise longue invite et suffit à un repos de quelques minutes. La posture importe peu, pour l'homme du moins. Mais pour une jolie femme il n'est pas indifférent de savoir dormir "en beauté", et la chaise longue est la plus propre à cet effet.

1. Position confortable, mais pas pour longtemps.—2. Très mauvaise posture.—3. La position qui repose le mieux.—4. Position à éviter.—5. Position qui fatigue l'organisme et cause les mauvais rêves.—6. Autre position défectueuse.

LA CHASSE À COURRE

Un sport qui tend à se répandre au Canada

Les derniers jours d'automne ont vu les dernières chasses à courre, cette année, sur l'île de Montréal. C'est un sport qui tend à se répandre, mais comme il est encore loin, chez nous, de la faveur dont il jouit en Europe ! A ce propos, un souvenir pour tenir lieu de chronique scientifique.

Nous sommes en France, sur la lisière de la forêt de Saint-Evroult, à la date du 1er novembre.

Déjeuner à neuf heures. — Par ce temps, on ne traîne pas dans les chambres : en bas, il y a du feu, on entend remuer des assiettes. Une poignée de main aux camarades, on court dire bonjour à son cheval, et l'on trouve à table la moitié de la compagnie quand on revient, toujours courant, sous une vilaine petite bruine, de l'écurie, où les palefreniers garnissent des selles.

...Puis l'on redescend en tenue d'équipage : culotte café au lait clair, bas de vénerie et bottes naturellement aussi de vénerie, redingote verte à parements de velours noir, gilet grenat foncé, cravate blanche et toque. — Le départ doit s'effectuer vers dix heures, le rendez-vous étant pour onze heures.

Ceux qui ont des voitures ont envoyé devant leurs hommes avec leurs chevaux. Ceux des invités qui n'ont pas de chevaux prennent des hourtus. Ah ! les fameux hourtus de la forêt de Saint-Evroult ! Ce sont des chevaux de charbonniers, enselés, petits, au poil bourru, à la croupe avalée, sans encolure, avec une grosse tête, et tous panards, qui vivent par troupeaux, à l'état sauvage, dans la forêt. Ils ne servent que trois mois de l'année, pour transporter les bourrées. Prévenu par l'aubergiste, l'un des propriétaires de cette singulière cavalerie vient d'arriver sur un hourtu avec quinze ou vingt chevaux non triés, même pas attachés, simplement poussés par un chien de berger. Que chacun choisisse sa monture : il emmènera aussitôt les bêtes désignées à la forge et les fera ferrer. On peut rire de l'aspect inculte et mal bâti des hourtus : quand on a chassé dessus toute une journée, on n'a plus envie de s'en moquer. Ils fatigueraient tous les hunters du monde... Nous voilà donc en selle et commençant à processionner bien sagement sur la route. Derrière, un peu plus tard, troisième et dernier départ : celui du maître d'équipage et des gens en voiture, qui nous rattrapent et nous dépassent. Leur train excite nos chevaux et peut-être nous-mêmes. On s'était bien promis de se rendre à la réunion dans le plus grand calme, et l'on trotte, on s'échauffe les uns les autres, on allonge ; bref, on arrive dans une emballade générale. C'est toujours la même chose.

...La bête est rembûchée ; tout bruit cesse dans l'assistance, on découpe sept ou huit chiens d'attaque.

Tandis qu'en partie les chasseurs se sont rangés sur la route, ceux qui connaissent le pays vont pour voir sauter l'animal, un magnifique cerf dix-cors.

Et l'on sonne la vue, et les bien-aller éclatent, et toute la musique s'éloigne.

Qui sur son demi-sang, qui sur sa claquette de pur sang, qui sur son cob irlandais, qui sur son hourtu, derrière les normands beaux chanteurs, nous voilà partis. Com-



me terrain, Saint-Evroult est ignoble : c'est un sol argileux, toujours mouillé, très mauvais pour les pieds des chevaux.

Voilà plus de quatre heures que l'on sillonne cette triste forêt au décor hivernal, sur lequel le soleil n'a passé qu'un instant, et si pâle ! — De temps à autre, un son de trompe : on sonne peu, dans l'équipage. Autour de nous, tout s'appête à retomber dans le froid : les pins, les hêtres sont désolants. Parfois, une troupe de hourtus passe avec des bonds, puis c'est le désert partout. On se rapproche décidément des fonds : l'animal doit chercher l'eau, et les plus avisés indiquent déjà l'hallali aux Débusseaux. En effet, cette fois la route est sautée ; maintenant sur ses fins, le cerf contourne des taillis, se rapproche de la lisière, s'en éloigne, et vingt minutes après retentit le bat-l'eau.

...Une cuvette de terres marécageuses : au fond, l'étang des Débusseaux ; sur les pentes, des chênes, quelques bouleaux, des pins de l'Aigle aux troncs blanchâtres ; un sol de bruyère d'un violacé marron depuis les gelées ; et des joncs jaunes, cassés, rachitiques. Des paysans accourent, grands amateurs de ces spectacles. Les chasseurs, égrenés en arrière, rallient peu à peu. Echauffée, les pattes raides, voulant se rafraîchir coûte que coûte, la bê-



te a foncé dans le beau milieu de l'étang ; l'eau, glacée, paralyse ses membres. Les chiens, à peu près à deux cents verges et allongés sur une centaine de verges, apparaissent : les premiers qui arrivent au bord de la mare s'arrêtent, manifestent par un vacarme significatif toute leur contrariété ; mais à peine rejoints par les autres, ils se précipitent à la nage, entourent le cerf. On ne sait d'où on a apporté une espèce de cuve dans laquelle le maître d'équipage entre bravement : à l'aide d'une perche il manoeuvre ce bateau d'un nouveau genre et manque plusieurs fois de chavirer avant d'accoster la bête. Enfin, il y est, tire son couteau de chasse et sert l'animal, au milieu des fanfares et des clameurs de l'hallali. On hale le cadavre avec des cordes jusqu'à la berge, où les chiens sont revenus, sous le fouet, en attendant la curée.

...Lorsque le premier valet de chiens, qui a retiré sa tenue, a fini de dépecer le cerf avec son couteau et a mis de côté certains morceaux pour quelques paysans ou quelques gardes, tout le reste de l'animal est recouvert par la peau avec la tête qui domine. La meute est religieusement rangée devant, sous le fouet. Nous, à l'autre bout, en face, nous sommes pied à terre, et il tarde sans doute à quelques-uns que ce cérémonial ait pris un.

Mais il me semble vraiment d'un caractère étrange et plus saisissant qu'à l'ordinaire, dans ce coin lugubre, où la nuit a l'air de vouloir nous étouffer. Le père Louis abaisse son fouet ; le valet de chiens, debout près de la dépouille et tenant les bois du malheureux dix-cors, opère une promptre retraite et enlève la peau ; la meute se rue. — Alors, la scène de boucherie bien connue : il y a des chiens qui entrent en entier dans la carcasse, fouillant là-dedans, pour en sortir tout rouges, terribles. On sonne "la curée", et tout de suite après "les honneurs". Le père Louis, guilleret à la pensée qu'il va empocher de quoi boire, apporte le pied sur sa toque à un gentleman des environs réputé, d'ailleurs, pour avoir le porte-monnaie d'une ouverture difficile. Le gentleman fait une grimace héroïque, y va de ses vingt francs et reste dans le plus grand embarras avec ce pied dans la main,

ce pied dont il ne sait que faire, une chose encore mouillée et sentant la viande fraîche. Brusquement, il le fourre dans sa poche... Et le froid venant, le jour tombant, tout le monde remonte à cheval, on abandonne ces lieux sinistres, d'une mortelle humidité ; on rejoint en hâte la route la plus proche, en hâte, mais au pas, comme toute la retraite. Derrière, les valets de chiens ont recou-

plé : c'est la "rentrée au chenil" qui trouble le bois de ses notes devenues mélancoliques sous la nef de ce temple sauvage, au travers duquel se promène une obscurité furieuse. Lorsque l'équipage débouche sur la route, il prend un train d'enfer, sans courir, mais à raison de deux bonnes lieues à l'heure, passant entre les chasseurs qui se rangent, puis disparaissant, précédé du père Louis, tel un puissant empereur sur son cheval de bataille.

...L'heure est venue d'allumer les pipes. Il fait très froid. L'onglée commence à vous chatouiller. Le temps dure à tout le monde. Les chevaux en ont plein les jambes. Le nez démesuré du vieux baron de la Soubre s'allonge encore : c'est le raseur de la bande, cet honnête baron. Il entame ses interminables histoires de chasse, que personne n'écoute. Dieu ! que l'on a faim ! Dieu ! que ce pas est éreintant, cet éternel pas ! Les jeunes ne soufflent mot. Des étoiles ont l'air de se mettre en marche au-dessus de nous. Un cheval bute, son cavalier peste. Où donc est Echauffour ?

...Arrivés, merci, mon Dieu ! que les gens se saisissent des chevaux et se débrouillent. On court se rôtir au feu de la salle à manger, et quand on descend dans des tenues confortables et délassantes, le couvert est très éclairé, le dîner est presque prêt. Pendant deux heures on va dévorer.



M. SILAS H. CARPENTER

L'un des hommes du jour les plus en vue à Montréal

Le nom de Leroyer, illustré en notre première page, ainsi qu'en nos pages centrales, en évoque un autre : celui-là même qui fait le sujet de la présente étude.

C'est en effet M. Carpenter, alors simple détective, qui, au mois d'avril 1889, en compagnie de Leroyer et de MM. MacMahon, Reid, Gray, Lessard et McKeown, avait été chargé de capturer Morrison, le fameux proscrit de Mégantic ; c'est lui qui avait le commandement de l'expédition.

Transcrivons, sur ce fait historique, le premier qui ait mis en lumière les hautes qualités de M. Carpenter, ce qu'à la date du 24 avril 1889, il disait lui-même, au cours d'un interview avec un rédacteur de "La Presse" :

"Vendredi soir, 19 avril, je reçus l'ordre du chef de police Hughes de rester dans la région du lac Mégantic avec cinq hommes de mon choix : MacMahon, Reid, Gray, Lessard et McKeown. Samedi soir, on vint me trouver à Marsden et me dire que trois citoyens désiraient me voir à Stornoway. On me rapporta que ces gens-là désiraient avoir une entrevue avec Morrison et qu'ils ne voulaient pas commencer les recherches avant que je fusse à Stornoway, ajoutant qu'ils étaient convaincus que le proscrit se rendrait.

"Je soupçonnais que Morrison viendrait bientôt chez son père pour manger ou changer d'habits, et en conséquence je donnai instruction à MacMahon de prendre avec lui Leroyer, Lessard et McKeown, et de surveiller les abords de la maison du bonhomme. Je leur dis de venir me prévenir à course de cheval s'il voyait Morrison dans la maison.

"Après avoir donné ces instructions, je partis pour Stornoway, où nous arrivâmes vers dix heures, samedi soir. Là, je rencontrai le Dr Graham, un des amis de Morrison, qui voulait avoir une entrevue avec Morrison pour lui persuader de se livrer entre les mains de la justice. Je leur répondis que je ne croyais pas à la sin-

cerité du proscrit, qui avait eu pourtant tant d'occasions de se rendre, et qui n'en avait pas profité ; que nous avions perdu beaucoup de temps dans cette expédition, et que nous n'étions pas pour passer l'été là. Cependant, je leur dis que je resterais à Stornoway et que mes hommes étaient à Marsden, et que je ne leur garantissais pas que si le criminel allait à Marsden, mes hommes ne l'arrêteraient pas. Vers 12.30 heures, lundi matin, un message vint m'apprendre l'arrestation de Morrison, et c'est là toute l'histoire.

"Il ajouta que Morrison a tiré le premier sur MacMahon et Leroyer."

Le trait le plus saillant de ce rapport est son extrême simplicité ; M. Carpenter s'y révèle tout entier, tel qu'il est encore aujourd'hui. Son seul sou-

ci a été de défendre ses deux subordonnés, MacMahon et Leroyer, contre l'imputation d'avoir les premiers tiré sur Morrison. En cela aussi, l'homme s'est révélé tout entier.

Voici en quelques mots comment M. MacMahon, interviewé dans le temps, a raconté la capture de Morrison :

Morrison se voyant pris, a tiré deux coups de fusil et s'est enfui à toutes jambes ; MacMahon se précipita à sa poursuite ; comme sa carabine, qui avait raté, ne lui était d'aucun secours, il la jeta

à Marsden pour y demander des secours. Leroyer partit dans la direction de ce dernier endroit, pendant que "Mac" prenait soin de Morrison ; le meurtrier se plaignant du froid, à lui passa son pardessus et de la "doublure" il fit de la charpie pour étancher le sang qui coulait de ses blessures ; une balle fut trouvée dans le caleçon de Donald ; elle avait causé une blessure peu sérieuse à Morrison.

Pendant que Leroyer courait à Marsden, une distance d'un mille et demi, MacMahon gardait son prisonnier ; exposé à toutes sortes de dangers, ayant à redouter un coup de feu d'un ami de Morrison, qui pouvait se trouver caché derrière un arbre, le constable tenait bon et donnait tous ses soins à l'homme qu'il avait en son pouvoir.

Quand Leroyer arriva avec l'aide qu'il était allé chercher à Marsden, Morrison fut enveloppé dans une couverture, qu'on avait prise chez son père, et transporté sur un brancard de sapin à Marsden, d'où il fut conduit sur un train spécial à Sherbrooke.

C'est après avoir donné sa déposition à ce dernier endroit que MacMahon s'est embarqué pour Montréal.

Leroyer raconta que, dans sa course à Marsden, il avait été arrêté par deux troupes d'Ecosais, qui portaient des flambeaux ; il fut obligé de menacer du pistolet les gens de la seconde troupe, qui ne voulaient pas lui livrer passage.

A Marsden, quand il annonça à la police de Québec que Morrison était capturé, on l'a pris pour un fou, et ce n'est qu'après des menaces que Leroyer put obtenir les secours qu'attendait MacMahon.

A Sherbrooke, Morrison a pu rencontrer à la prison le détective Carpenter, qu'il redoutait tant. C'est MacMahon qui les a présentés l'un à l'autre. En apercevant le détective, Morrison aurait dit : "Tout est fini ! la partie est perdue !"

• • •

Le chef Carpenter est né le 29 janvier 1854, à Chatham, comté d'Argenteuil. Il aura bientôt 49 ans.

La première carrière qu'il embrassa fut celle de voyageur de commerce, où il remporta de brillants succès. Mais son activité exigeait encore un plus large champ. Aussi, en février 1880, il s'enrôla dans le corps de police, avec l'idée bien arrêtée d'y gagner des épaulettes.

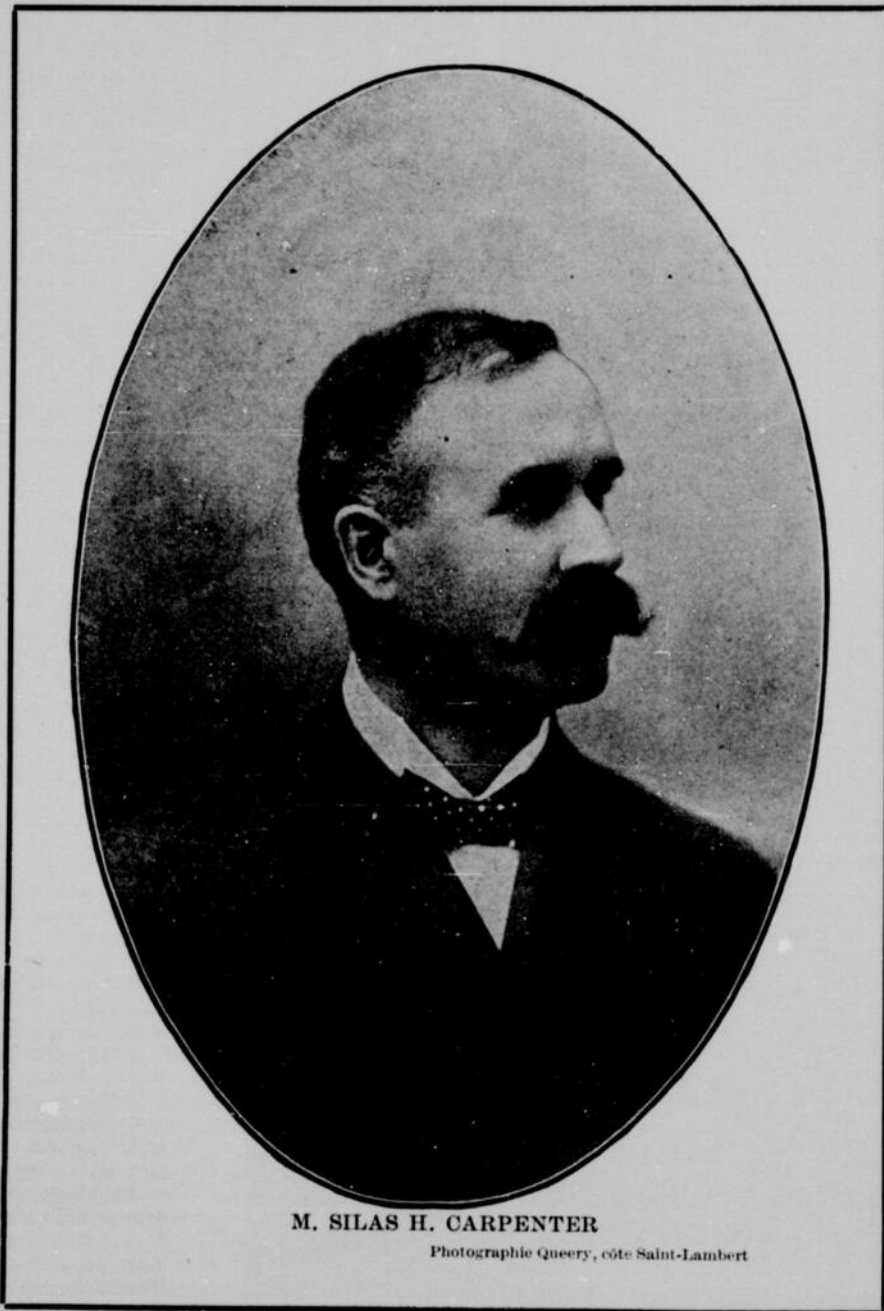
Jusqu'en 1896, il fut à la tête du Canadian Secret Service et s'occupa très habilement de plusieurs causes importantes.

Au mois de décembre 1896, M. Carpenter était nommé chef de la sûreté de Montréal, position qu'il occupe encore, à la satisfaction de tout le monde.

Le chef Carpenter a été intimement mêlé à toutes les grandes causes criminelles de la dernière décennie. C'est un homme juste, actif et consciencieux.

Une singularité à remarquer chez un homme aussi actif : le chef Carpenter raffole de la vie de famille. Marié à mademoiselle Clara J. Trollope, il est père de six enfants. Son fils aîné est très bien établi à Montréal.

L'ANNALISTE.



M. SILAS H. CARPENTER

Photographie Queery, côte Saint-Lambert

par terre et continua sa course. Le constable perdit son chapeau dans cette chasse à l'homme.

L'obscurité était alors assez grande pour l'empêcher de distinguer les objets ; cependant, au moment où Morrison passait dans une éclaircie, MacMahon fit feu de son pistolet Colt, un No 45, que lui avait remis le chef Hughes à son départ de Montréal ; il ne sait pas si c'est la balle de son revolver ou celle de la carabine de Leroyer, un No 45 aussi, qui a blessé le fugitif. Toujours est-il qu'il put arriver jusqu'à Morrison ; la balle l'avait atteint, car sa marche était uénible. MacMahon lui mit la main sur le cou et l'étendit par terre ; Morrison essaya de tirer sur le constable, mais ce dernier l'en empêcha.

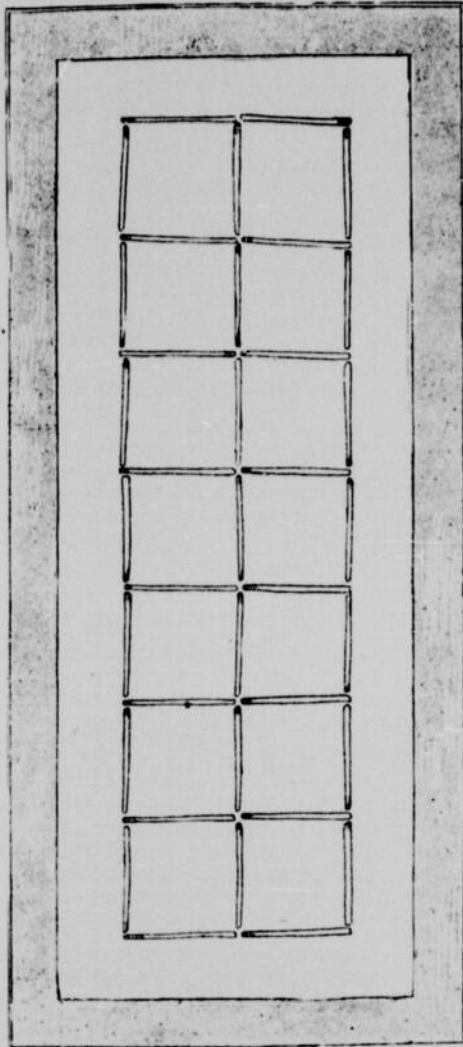
Il dit alors à Leroyer, qui l'accompagnait, de se

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LE CONCOURS DES ALLUMETTES

Un nouveau concours intéressant que l'ALBUM UNIVERSEL présente à ses lecteurs.

Notre bon ami Tirésias présente aujourd'hui à la légion de chercheurs de l'Album Universel un nouveau concours intéressant, intitulé : LE CONCOURS DES ALLUMETTES.



Voici comment vous devez procéder : Prenez 37 allumettes, en bois ou en cire, et placez-les comme vous voyez sur le modèle. Si vous en retirez ensuite 18, vous avez le nom d'un animal écrit en lettres rectangulaires. Remplacez les 18 que vous avez retirées et retirez-en encore 18, vous aurez le nom d'un dieu mythologique. Remplacez les 18 et retirez-en 17 cette fois-ci, vous aurez ce qui se trouve dans la queue de l'animal ci-dessus. Remplacez les 17 allumettes et retirez-en 17 autres, vous aurez l'état où est parfois le coton. Remplacez les 17 et retirez-en 16, vous aurez une tête d'animal. Remplacez les 16 et retirez-en 16 encore, et vous aurez une couleur.

Faire la liste des mots que vous aurez trouvés dans l'ordre indiqué.

REGLEMENT DU CONCOURS.

Les solutions devront, pour prendre part au concours, être inscrites et adressées à TIRESIAS, "Album Universel", Boîte du Bureau de Poste 758, Montréal, (mettre sur l'enveloppe le titre du concours).

AVIS TRES IMPORTANT.

1o Prennent part au concours tous les lecteurs de ce journal et de ses reproductions. — 2o Aucune des solutions ne sera rendue. — 3o En cas d'"ex aequo", les noms des gagnants seront tirés au sort. — 4o Seront seuls publiés les noms sortis au sort. — 5o Toutes les solutions envoyées devront être rigoureusement conformes aux solutions que nous avons entre les mains. Toute autre solution que la nôtre ne pourra être prise en considération. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbre dans les lettres adressées à Tirésias, ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir ; nous déclinons donc toutes responsabilités à cet égard.

CONDITIONS. — Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

Premier prix : Une magnifique paire de boutons à manchettes en or ; deuxième prix : un abonnement d'un an à l'Album Universel ; troisième prix : un abonnement de six mois à l'Album Universel.

Les prix seront donnés aux premières réponses exactes arrivées aux bureaux de Tirésias, "Album Universel", (Boîte Hôtel des Postes, 758).

TIRESIAS.

si, au contraire, c'est un tour d'adresse, tâchez alors de paraître maladroit.

7o Quand vous ferez des tours dans une compagnie de gens éclairés, gardez-vous bien de vous attribuer un pouvoir merveilleux et surnaturel, cette prétention, trop exagérée, vous ferait passer pour un imposteur, et l'on refuserait de vous croire dans d'autres cas où vous pourriez dire la vérité : contentez-vous de faire entendre que l'effet dont il s'agit dépend d'une cause non commune ; l'extraordinaire, quoique naturel, sera aussi amusant pour des gens d'esprit, que le merveilleux pour le vulgaire.

8o Ne faites jamais un tour sans avoir préparé des subterfuges et des réponses capiteuses pour les arguments solides qu'on pourrait vous opposer, je dis arguments "solides", parce que les objections mal fondées, n'ont pas besoin d'être prévues pour être faciles à résoudre.

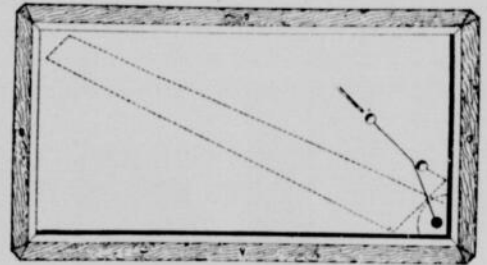
9o Profitez adroitement de tous les hasards et des différents degrés de crédulité qui vous tomberont pour ainsi dire sous la main. Les hasards favorables se présentent souvent ; mais il n'y a que les gens d'esprit qui sachent les mettre à profit.

10o Si on vous donne à deviner des tours dont vous n'avez pas été témoin, tâchez d'en élaguer toutes les circonstances que la renommée et la crédulité ont pu y entasser ; mais si vous voyez faire un tour qui vous soit inconnu, ne cherchez pas à le deviner, en supposant que vous venez de voir des effets réels ; car puisque les tours consistent toujours en des apparences trompeuses, vous vous écarteriez du but en cherchant la réalité.

HERMANN.

LE BILLARD

Voici un joli coup de billard que je découpe d'un journal espagnol. La légende porte : "Carambola



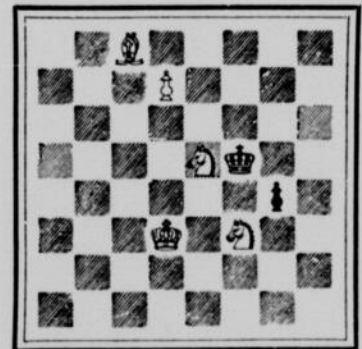
corrida, con rennon", ce qui doit vouloir dire, je suppose : "Carambolage en suivant avec réunion."

LES ÉCHECS

A la demande de plusieurs des lecteurs de l'Album Universel, il me faut bien ajouter de temps à autre un problème d'échecs, aux intéressants problèmes de whist, de dames et de dominos, que je donne suivant que l'espace me le permet.

Voici un très intéressant problème d'échecs :

Haut : Noirs. — Bas : Blancs.
Par M. Cheney.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

LES DAMES

J'avais un beau problème de poénaise canadienne à offrir aux fervents, cette semaine. Malheureusement, je ne l'ai plus sous la main. Partie re-

UN TOUR PAR SEMAINE

Nous croyons intéresser bonne partie de nos lecteurs en leur donnant un tour par semaine. Pour commencer, nous adresserons quelques avis paternels aux faiseurs de tours :

1o N'avertissez jamais du tour que vous avez fait, crainte que le spectateur, prévenu de l'effet que vous voulez produire, n'ait le temps d'en deviner la cause.

2o Ayez toujours, autant qu'il sera possible, plusieurs moyens de faire le même tour, afin que si on en devine un, vous puissiez recourir à un autre, et vous servir de ce dernier pour prouver qu'on n'a rien deviné.

3o Ne faites jamais deux fois le même tour à la prière d'un des spectateurs, car alors vous manquerez contre le premier précepte que je viens de donner, puisque le spectateur serait prévenu de l'effet que vous voudriez produire.

4o Si on vous prie de répéter un tour, ne refusez jamais directement, parce que vous donneriez alors mauvaise opinion de vous, en faisant soupçonner la faiblesse de vos moyens ; mais pour

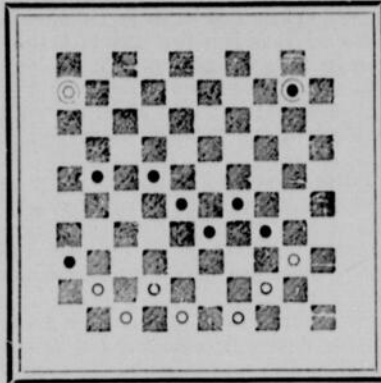
qu'on n'insiste point à vous faire la même demande, promettez de répéter le tour sous une autre forme, et cependant, faites-en un autre qui ait un rapport direct ou indirect avec celui qu'on vous demande ; après quoi vous direz que c'est le même tour dans lequel vous employez le même moyen présenté sous un autre point de vue. Cette ruse ne manque jamais de produire son effet.

5o Si vous faisiez toujours des tours d'adresse, comme ils dépendent tous de l'agilité des mains, le spectateur continuant de voir les mêmes gestes, pourrait enfin deviner vos mouvements : faites donc successivement des tours d'adresse, de combinaison, de collusion, de physique, etc., de sorte que le spectateur se trouve dérouter en voyant presque toujours les mêmes effets, quoiqu'ils appartiennent à des causes disparates.

6o Quand vous emploierez un moyen quelconque, trouvez toujours une ruse pour faire croire naïvement, et sans affectation de votre part, que vous employez un autre moyen. S'agit-il par exemple d'un tour de combinaison, faites s'il y a lieu, comme s'il dépendait de la dextérité des doigts ; et

mise n'est pas omise. Je n'en tiens donc au "français" encore pour cette semaine :

Haut : Noirs. — Bas : Blancs.
Par. M. Ed. Bertrand.



Les blancs jouent et gagnent.

LE WHIST

Voici la réponse d'un de nos correspondants (autorité en whist) au problème que j'ai posé dans le dernier numéro :

La question est discutable. Evidemment, le partenaire indique qu'il est fort en atouts et qu'il a en main une longue couleur. En principe, il convient de lui laisser la direction, et pour cette raison vous pouvez jeter le Roi.

LES DOMINOS

Voici la réponse au problème de dominos posé dans le dernier numéro :
Le double-deux.

TAPIS-VERT.

VARIÉTÉS

Petites définitions. EGALITE. — Désir d'être l'égal de ses supérieurs.

Un cocher de fiacre chez une gantière :
—Je voudrais des gants.
—Quel numéro ?
—2,409.

Cours d'anthropologie.
—Prouvez-moi que l'homme descend du singe.
—C'est bien simple ; quand il se sent perdu, il se raccroche à toutes les branches.

Fragment de dialogue, sur la plage :
—C'est à vous, madame, ce ravissant petit tou-tou ?
—Non, monsieur.
—...Veux-tu bien te sauver, vilaine bête !

A la salle d'armes.
—Vous êtes très tolérant en écoutant votre colporteur ?
—Dame ! c'est le seul homme qui m'ait mis la main sur la figure.

Deux bohèmes vivaient en commun trouvent en rentrant chez eux un cambrioleur en train de fouiller leurs pauvres meubles.
—Dis donc, fait l'un d'eux, si on lui empruntait cent sous !

Un chef de division demande un commis qui n'est pas encore arrivé à son bureau :
—Comment veut-on, s'écrie-t-il, que les chefs soient zélés, quand les plus petits employés leur donnent de pareils exemples ?

Entre cochers, place de la Madeleine :
—Combien mets-tu de temps, toi, pour conduire un voyageur à Bougival ?
—J'ai beau faire, je ne peux jamais y mettre "plus" d'une heure et demie !

Le jeune Gaston, plein d'illusions, sans le sou, insiste auprès de M. Prudhomme pour que celui-ci lui donne sa fille en mariage le plus tôt possible.
—Monsieur, répond M. Prudhomme, on n'accorde pas la main de sa fille comme on accorde un piano !

Le jeune Bob interroge son précepteur :
—M'sieu l'abbé, qu'est-ce que c'est qu'une pomme de terre ?
—C'est un tubercule, mon enfant.
Bob, après un instant de réflexion :
—Mais alors, le boeuf tuberculeux, c'est du boeuf aux pommes de terre ?

LE CONCOURS DU LION

En tout, nous avons reçu 227 réponses pour le concours du lion, dans lequel, comme nous l'avons expliqué, "il s'agissait de former une phrase avec les lettres placées autour de la tête de lion jointes à d'autres lettres dissimulées dans la tête même."

La phrase à reconstituer était celle-ci : "Le lion est le roi du désert."

Voici les noms des gagnants :
1er prix : Jacques Noël, Saint-Casimir ;
2ème prix : A. Velleux, 322 rue Saint-Jean, Québec.
3ème prix : Georges Lafèche, Saint-Jean.

TIRESIAS.

LE JEU DES COMBLES

Quand on fait une longue course en voiture, en chemin de fer, ou même à pied, que l'ennui menace, il y a un petit moyen d'occuper l'esprit sans grand effort et de le distraire de la chose obligée.

Essayez-en, vous trouverez quantité d'idées neuves et souvent arômes. Pour vous entraîner, voici quelques exemples :

Quel est le comble du talent pour un serrurier ? — Forger la clef des champs.

Quel est le comble de l'adresse pour une couturière ? — Dénouer le noeud de sa destinée.

Le comble de la sobriété pour un voyageur altéré ? — Ne puiser qu'à sa propre source.

Le comble de la précaution pour un officier ? — Suspendue à son ceinturon l'épée de Damoclès.

Le comble de l'amour du jeu ? — Faire jouer une serrure.

Variations un peu et cherchons, si la chance nous permet de trouver assez de crayons et de papier, un joli petit jeu écrit :

Chacun trace une question sur sa feuille. On brouille les papiers et on redistribue. Il faut répondre avec esprit ou humeur à la chose demandée, qui doit être autant que possible nouvelle et non une vieille rengaine.

Exemple : Pourquoi les "tanneurs" ont-ils plus de chance que d'autres ? — Parce qu'ils savent employer le tan (temps).

Pourquoi lâche-t-on les couvents ? — Parce qu'il y a trop de soeurs converses (qu'on verse).

Quelle est la meilleure joie ? — Pouvoir s'estimer.

Quelle est la plus grande blagueuse du monde ? — La terre, parce qu'elle nous roule tous.

Qu'est-ce qui n'est jamais si liés que quand ils sont brouillés ? — Les oeufs.

Etc... A vous, maintenant.

TAPIS-VERT.

POURQUOI LE SOLEIL EST-IL PLUS CHAUD À MIDI ?

Le soleil, depuis son lever jusqu'à midi, s'élève de plus en plus au-dessus de l'horizon, et ses rayons deviennent de moins en moins obliques, pour arriver, à midi, à être perpendiculaires.

A ce moment, d'une part, l'inclinaison des rayons solaires étant nulle, la quantité de chaleur qu'ils envoient sur la surface de la terre est plus considérable ; d'autre part, les rayons ayant à parcourir dans l'atmosphère un trajet moins long, y perdent beaucoup moins de leur chaleur.

Pour ces deux raisons, le soleil est plus chaud à midi, et la température se trouve augmentée.

A partir de midi, la hauteur du soleil diminue, les rayons deviennent obliques ; la température commence à décroître.

D'OU VIENT L'EXPRESSION ; "TRANCHER LE NOEUD GORDIEN ?"

Gordius, laboureur phrygien, devint roi pour avoir accompli un oracle promettant la royauté à celui qui entrerait le premier dans le temple de Jupiter, à Gordius. Son fils, Midas, consacra au dieu le char qui l'avait aidé à remporter cette victoire. Le noeud qui rattachait le joug au timon était si artistement formé qu'on ne pouvait en découvrir les deux extrémités. Cependant, un ancien oracle promettait l'empire de l'Asie à celui qui parviendrait à le dénouer. Après plusieurs tentatives infructueuses, Alexandre trancha le noeud mystérieux avec son épée, éludant ainsi plutôt qu'il n'accomplissait l'oracle. Dans l'application, ces mots : Trancher le noeud gardien, expriment une manière prompte et vive de résoudre une difficulté.



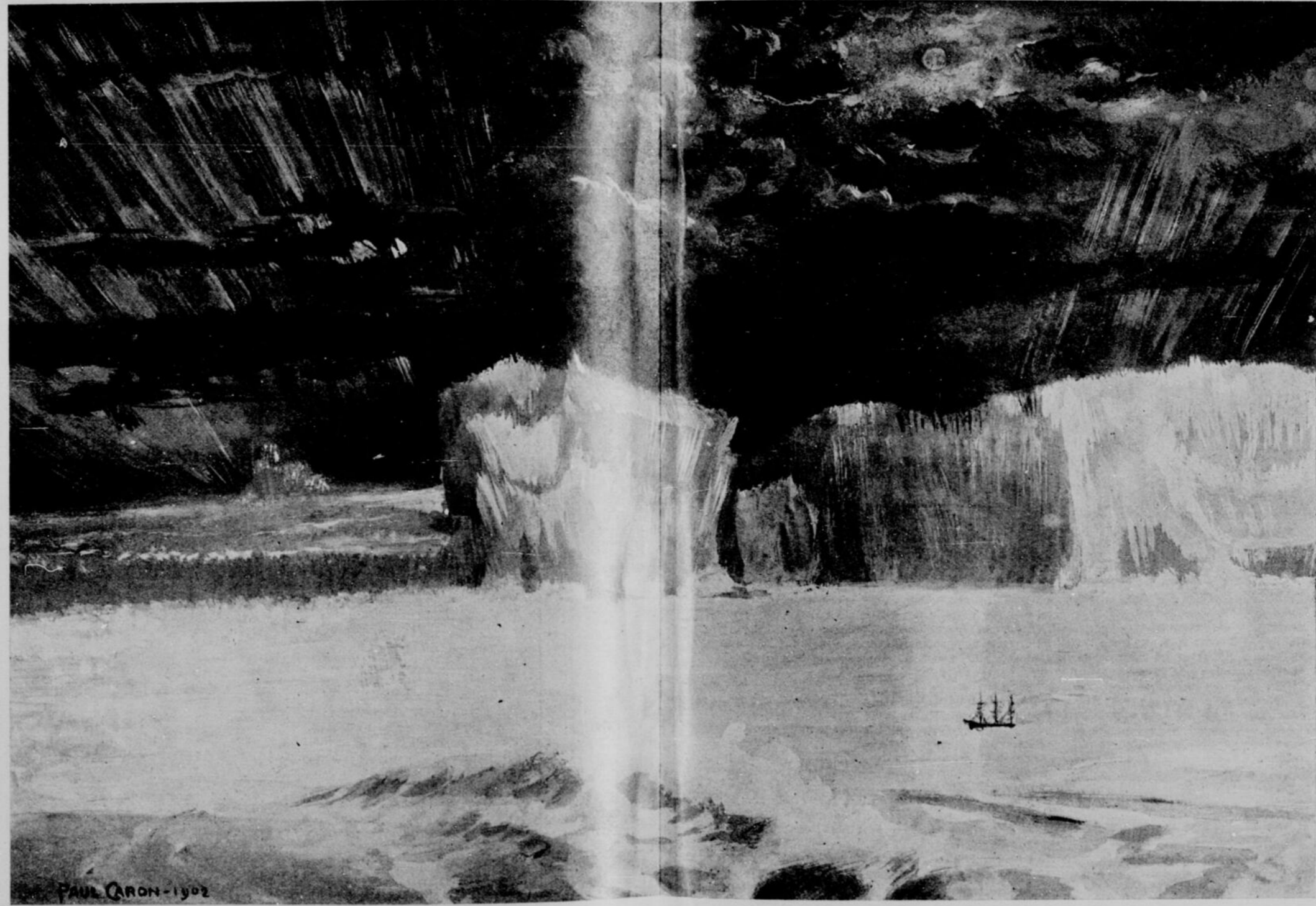
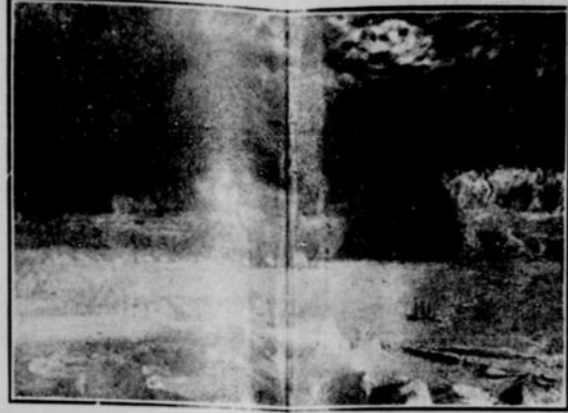
LA PLUIE. — TOILETTE D'ORAGE.



LES INCONVÉNIENTS MODERNES DE LA PROMENADE SUR LES CHAUSSÉES DES GRANDES CITÉS.—(d'après un des meilleurs artistes anglais.)

ALBUM UNIVERSEL

1
 Tromsø Norway 10 October 1902
 Polar night Monsieur Camirand
 Cher ami
 Nous sommes de retour de l'éclaircie
 fin de l'hiver. Land. boue. (Bala-
 win au 81° degré nord. grand
 désastre. explication plus tard)
 passe l'hiver à bord chez Anna
 Criss. salut à tous les amis, cor-
 dien et Mlle photographe vient
 de camp. je les mets à
 revoir St. de Royer. address.
 Tromsø Norway, S. J. America



UNE INTERESSANTE ET PRECIEUSE PRIMEUR POUR LES LECTEURS DE L'ALBUM UNIVERSEL

Pierre Leroyer, le coureur des bois bien connu à Montréal, vient d'adresser à un de ses amis une photographie de la nuit polaire, alors que le navire "America", envoyé au secours de Baldwin était à Camp Ziegler ouest, soit au 81° degré de latitude nord. C'est, l'on croit, la photographie qui a été prise le plus au nord de l'hémisphère septentrional. On verra par la grosseur du navire sur la photographie le vaste horizon qu'a embrassé l'appareil. On peut aussi juger de l'énormité des banquises de glace. Ce que Leroyer a écrit sur le verso de la photographie. 2. Leroyer chassant le dangereux Morrison, en 1880. 3. Grandeur exacte de la photographie reçue. 4. La ménagerie que Leroyer a promenade par toute la province. 5. La suscription de l'enveloppe contenant la précieuse photographie. 6. Leroyer faisant courir un original sur la piste Jacques-Cartier. 7. La photographie agrandie. 8. Leroyer se rencontrant avec le champion Ross dans un combat au sabre. (Pour plus amples détails, voir page 722.)

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Avec la saison des fêtes vont nous venir les toilettes somptueuses. En fait de sortie, je ne crois pas qu'on puisse trouver plus élégante, plus chic et plus riche, que celle que je reproduis sur cette page, et qui est une des dernières créations de Londres.

Toutes nous sommes rentrées dans notre home, ou du moins nous voyons approcher le moment où nous nous réinstallerons chez nous.

Avec la chute des feuilles, les temps gris ont leur apparition, les journées deviennent plus courtes, ce qui fait songer à l'installation d'hiver.

Autant nous aimons à passer au grand air les quelques mois de vacances, autant nous cherchons à nous équiper pour l'hiver un nid bien agréable et bien douillet, où le temps passe vite, où l'on peut travailler ou se distraire tout à son aise.

Quelle que modeste que soit la demeure, elle peut toujours offrir sans souci de luxe, sans grande dépense, un petit coin intime assez coquet pour y recevoir ses amies tout en étant suffisamment simple pour que l'on puisse y travailler journellement ; ce sera là que les enfants feront leurs devoirs sous la surveillance maternelle, et que le mari viendra, le soir, après le souper, causer ou lire, tout en se reposant des fatigues de la journée.

Que sera cette pièce ? Nullement le petit salon ou le boudoir aux meubles fragiles et salissants, où l'on craint la venue des enfants.

Tout sera réuni en vue du plus grand confort possible, tout en restant dans la note de simplicité voulue.

Notre langue n'est pas assez riche pour nous fournir un mot qui baptise la pièce dont nous parlons, mais nous la définirons assez justement en disant qu'elle tient à peu près le milieu entre le petit salon et la chambre de travail.

Il faudra choisir une pièce relativement petite, et proportionner la quantité de meubles à la place dont on dispose. Il est nécessaire qu'elle ne soit pas encombrée, c'est-à-dire que l'on puisse y circuler librement sans crainte de déranger ou de casser quelque objet.

Les fauteuils, les chaises, le canapé ou la chaise longue, — s'il y a place pour ces meubles, qui prennent un espace relativement important, mais sont appelés à rendre de grands services — seront recouverts d'un tissu clair et gai à l'oeil, sans être fragile. Le bois laqué, blanc, vert d'eau ou mauve est très bien ; on peut acheter des sièges en bois blanc, d'aspect rustique, ressemblant aux meubles de jardin, et après les avoir recouverts d'une ou plusieurs couches de ripolin de la teinte choisie, on a des sièges suffisamment coquets qui seront ensuite de cretonne fleurie, dont la teinte dominante sera celle du bois.

On fait de fort jolies étoffes "art nouveau", si bon marché que je suis certain qu'aucune de vous, mesdames, ne saurait résister à la tentation d'en acheter quelques verges, pour embellir sa demeure. Avec ces tissus en chiffonne, mille et un bibelots qui donnent une grâce toute particulière au logis, l'embellissent, le parent et surtout lui donnent un certain cachet personnel et bien féminin.

Jamais peut-être on n'a tant aimé les coussins ; de toutes formes, de toutes dimensions, ils sont posés dans tous les coins de la demeure. Carrés, longs, en rectangles ; il y en a aussi des ronds où l'on peut bien appuyer la tête, ils plaisent tous et sont bien faciles à faire.

Mais revenons aux sièges que nous devons habiller ; lorsqu'ils ne sont pas rembourrés, il est nécessaire que les coussins soient fixés à demeure à l'aide de petites tresses ; quatre sont indispensables pour le siège lui-même, tandis que le coussin du dossier sera suffisamment maintenu en bonne place par deux petites tresses fixées aux coins supérieurs.

Faites autant de coussins que vous voudrez, il n'y en aura jamais trop.

Nous ne parlerons plus des meubles qui ornent la pièce, car chacune de vous, selon la destination qu'elle lui réserve, y mettra ce qui répondra le mieux à ses besoins. Par exemple, on ne saurait se passer d'une table, qui laissera à portée de no-

tre main un encrier et une écritoire, aussi utiles pour faire les comptes journaliers du ménage que pour écrire une lettre à une amie. La table à ouvrage y trouve également sa place, et aussi la machine à coudre, qui sera reléguée dans un coin, quand elle aura rendu les services que l'on réclame d'elle.

A côté des travaux sérieux, il doit y avoir place pour les petits ouvrages de fantaisie, que l'on fera pour se reposer des premiers et aussi pour embellir et sa toilette et son home. Votre journal, chères lectrices, vous donne de si jolis modèles d'ouvrages de dames, que vous aurez certes l'embaras du choix, aussi aurez-vous toujours un ou plusieurs ouvrages commencés ; ceux-ci trouveront place dans un joli panier que vous aurez garni avec quelques petits morceaux d'étoffe, ou bien ce sera dans une travailleuse tendue de cretonne fleurie semblable aux coussins des sièges. Ces ouvrages pourront aussi trouver place dans une petite table de fantaisie, qui, lorsqu'elle sera fermée,



Magnifique sortie pour dames, avec garniture de zibeline, (dernière création de Londres)

tiendra lieu de table à thé ; on aura alors soin de la recouvrir d'un joli petit tapis en tissu lavable, granité ou plutôt toile russe ou toile de Rhodes blanche ou de couleur gaie ; cette sorte de napperon habillera la table tout en la protégeant des taches.

Avec quelques morceaux de bois blanc, vous pourrez aussi faire vous-même une mignonne étagère, dont toutes les parties, montants et planches, seront recouvertes de cretonne fleurie ; c'est là que l'on posera ou des menus objets ou les quelques livres familiers que l'on aime à avoir près de soi, le roman commencé et y trouvera aussi l'hospitalité.

Toute femme aime à rêver quelque peu, aussi une note gaie doit-elle être donnée à la pièce où l'on passe une grande partie de ses journées. Sur une petite table, sur la cheminée, un peu partout, on sèmera au gré de la fantaisie et du goût des objets familiers, menus bibelots utiles ou simples utilités qui enjolivent. Les photographies d'êtres chers auront leur place tout indiquée dans des portre-photographies que la dame de céans aura confectionnés elle-même, et tout en travaillant, elle pourra avoir l'illusion d'être entourée de ceux qu'elle aime.

Au moment où l'on sort de l'endroit où elles ont été remises l'été, les garnitures de feu, on est sou-

vent bien étonnée et désagréablement désappointée de ne plus les trouver en l'état où on croyait les avoir laissées au commencement de la saison.

On n'a pas pris assez de soins lors de leur emballage, ou la pièce, quand ce n'est pas la cave ou le grenier, était humide, aussi est-il nécessaire de savoir comment on pourra remettre pour ainsi dire à neuf, les grilles, chenets, rideaux de cheminée, pelles, pincettes, etc.

Pour enlever la rouille aux objets d'acier, on mêle bien exactement dans une petite quantité d'huile que l'on conque (huile blanche, huile à brûler ou huile de lin) quantité égale de tripoli et de fleur de soufre, on frotte avec un morceau de bois spongieux, comme le bois de sureau, par exemple ; les taches doivent disparaître.

Si ce moyen ne réussissait pas, c'est que la rouille, étant trop ancienne, aurait pénétré dans le métal ; il faudrait alors employer de la poudre d'émeri, du papier de verre ou encore de la toile émeri.

On conseille aussi de tremper les objets de fer ou de fer-blanc sujets à la rouille dans une eau de chaux vive, un peu épaisse, et de les laisser sécher ; on les essuie ensuite, et après leur avoir donné le brillant à l'aide d'un linge sec, ils sont aussi beaux qu'en sortant des mains de l'ouvrier.

Lorsque les grilles, rideaux de cheminée, chenets, ont été dévernissés par leur passage au feu ou par un long usage, on peut leur faire recouvrer une seconde jeunesse en les vernissant avec du vernis du Japon allant au feu.

Le marc de café est aussi très couramment employé, on en mouille la mine de plomb jusqu'à consistance de pâte. On mêle encore à la mine de plomb pulvérisée de la farine ordinaire délayée avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre de la colle forte.

La mine de plomb dissoute dans de la bière fait aussi très bien. Tous les objets en fonte peuvent être nettoyés avec ces mélanges ; on frotte ensuite avec une brosse sèche jusqu'à ce que le noir reuisse bien.

Les taches de graisse disparaissent facilement, si, après avoir chauffé l'endroit sali, on la saupoudre de sel ; on frotte et toute trace s'efface.

Les ustensiles en fer du foyer doivent être essuyés tous les jours par les temps humides, quand on ne fait pas de feu dans les appartements.

Il est bon de les frotter de temps en temps avec de l'essence de térébenthine ou de l'huile d'olive.

Le fer forgé se nettoie avec un mélange ainsi composé, parties égales d'huile de lin, de vinaigre, d'esprit de bois et d'essence de térébenthine.

Lorsque les objets ne sont pas en mauvais état, on emploie avec succès du pétrole ; on fait très bien briller le fer forgé avec de la vaseline commune.

FALBALAS.

QUELQUES CONSEILS

POUR NETTOYER L'ARGENTERIE. — Pour nettoyer l'argenterie, soit des articles qu'on porte sur sa personne, soit ceux qui sont sur la table de toilette, ou dans le nécessaire de voyage, il n'y a rien de meilleur qu'une cuillerée de blanc d'Espagne, pilé soigneusement afin qu'il n'y ait pas de grains ; faites-en une pâte avec du genièvre.

POUR LAVER LA SOIE. — Maintenant que les tissus de soie sont d'un usage commun, nous croyons qu'il serait bon de dire quelques mots des procédés employés pour les laver. Comme la soie se compose de fibres animales, comme la laine, on ne peut employer les mêmes procédés que pour le coton, qu'on peut placer dans l'eau chaude ou froide indifféremment, sans craindre de l'abîmer. Il faut laver la soie le plus rapidement possible. Avant de commencer, il faut bien examiner les pièces de soie à laver, et s'il y a quelques endroits trop sales, il faut les nettoyer avec un peu de benzine étendue sur un morceau de flanelle. On prépare ensuite une eau de savon tiède et on y plonge les morceaux de soie, on les frotte bien pour les imprégner de l'eau de savon, on rince ensuite dans une eau un peu plus froide jusqu'à ce que la dernière eau soit complètement froide. On ne passe pas au bleu. On les tord pour bien enlever l'eau, on les place entre des linges ou des morceaux de drap épais, et on passe sur le tout un rouleau bien lourd en appuyant le plus possible. On les retire au bout d'une heure et on les repasse à l'envers.

L'HONNEUR DES GARDES

PAGE LITTÉRAIRE D'ACTUALITÉ. PAR ALEXANDRE DUMAS, PÈRE



En 1820, le colonel anglais Anderson et le docteur Hamel (ce dernier envoyé par l'empereur de Russie pour faire des expériences météorologiques sur les montagnes les plus élevées du globe), arrivèrent à Chamouny. A peine arrivés, ils manifestèrent leur intention de gravir le mont Blanc, et ordonnèrent tous les préparatifs nécessaires à cette expédition.

Déjà neuf ascensions pareilles à celles qu'ils allaient faire avaient eu lieu sans accident.

Au jour fixé, les dix guides se trouvèrent prêts : c'était mon tour d'être guide-chef. Je pris donc le commandement de la petite caravane ; ceux qui marchaient sous mes ordres étaient : Julien Devoissou, David Folliguet, les deux frères Pierre et Mathieu Balmat, Pierre Carriez, Auguste Terre, David Coutet, Joseph Folliguet, Jacques Coutet et Pierre Favret ; treize en tout, y compris les deux voyageurs.

Nous partîmes à huit heures du matin, avec apparence de beau temps : arrivés aux Grands-Mulets à trois heures de l'après-midi, nous nous y arrêtâmes, car nous savions qu'il ne nous restait pas assez de jour pour arriver au sommet du mont Blanc, et que, plus haut, nous ne trouverions aucun endroit favorable à une halte de nuit. Nous nous assîmes, en conséquence, sur une espèce de plateau, où nous retrouvâmes encore les débris de la cabane qu'y avait fait bâtir M. de Saussure, et nous procédâmes au dîner, en invitant les voyageurs à faire en un seul repas leurs provisions de vivres pour vingt-quatre heures, attendu qu'au fur et à mesure qu'ils monteraient, ils perdraient non seulement tout appétit, mais encore toute possibilité de manger. Après le dîner, on parla des ascensions précédentes, des difficultés heureusement surmontées. Ces antécédents nous donnaient de l'espoir et de la gaieté. Le temps s'écoula vite au milieu des récits de ceux de nous qui avaient déjà fait le voyage. Le soir vint sans qu'il y eût eu un instant de doute, de crainte ou d'ennui : alors on se pressa les uns contre les autres, on étendit des couvertures sur de la paille, on dressa une tente avec des draps, et chacun passa une nuit tant bonne que mauvaise. Le lendemain, je me réveillai le premier, et, me levant aussitôt, je fis quelques pas hors de notre abri : un coup d'oeil me suffit pour voir que le temps était perdu pour tout le jour : je rentrai aussitôt en secouant la tête.

"Qu'y a-t-il, Coutet ? me dit Devoissou.

— Il y a que le vent a changé et qu'il vient du midi."

En effet, le vent venait de ce côté, chassant devant lui la neige comme une poussière. A cette vue, nous nous regardâmes, et, d'un commun accord, nous résolûmes de ne pas aller plus loin. Cette résolution fut maintenue, malgré les instances du docteur Hamel, qui voulait essayer de continuer le voyage ; tout ce qu'il put obtenir de nous fut que nous attendrions au lendemain pour redescendre au village. La journée se passa tristement : la neige, qui ne tombait d'abord que sur la sommité du mont Blanc, descendit petit à petit vers l'endroit où nous étions, comme une amie qui croit devoir venir jusqu'à notre porte pour nous avertir du danger.

La nuit arriva. Les mêmes précautions furent prises, et nous la passâmes comme nous avions fait de la première. Le jour vint : il nous montra le temps, aussi menaçant que la veille ; nous nous réunîmes en conseil, et, au bout de dix minutes de délibération, nous résolûmes de retourner à Chamouny. Nous fîmes part de cette décision au docteur Hamel, qui s'y opposa formellement. Nous étions à ses ordres ; notre temps et notre vie étaient à lui, puisqu'il les payait : nous n'insistâmes donc point ; seulement, nous tirâmes au sort pour savoir lesquels d'entre nous retourneraient à Chamouny, pour y chercher des vivres : le sort dési-

signa Joseph Folliguet, Jacques Coutet et Pierre Favret, qui partirent immédiatement.

A huit heures du matin, le docteur Hamel, fatigué de l'opiniâtreté du temps, non seulement ne se contenta plus de rester où nous étions, mais encore voulut continuer le voyage ; si l'un de nous avait eu cette idée, nous l'aurions pris pour un fou, et nous lui eussions lié les jambes, afin qu'il ne pût faire un pas ; mais le docteur était étranger, il ignorait les dangereux caprices de la montagne ; nous nous contentâmes donc de lui répondre que faire seulement deux lieues, malgré les avertissements que le ciel donnait à la terre, c'était défier la Providence et tenter Dieu. Le docteur Hamel frappa du pied, se retourna vers le colonel Anderson, et murmura le mot "lâches !"

Dès lors, il n'y avait plus à hésiter ; chacun de nous fit silencieusement ses préparatifs de départ, et, au bout de cinq minutes, je demandai au docteur s'il était prêt à nous suivre : il fit signe de la tête que oui, car il nous gardait rancune ; nous partîmes donc, sans attendre nos camarades, qui étaient descendus au village.

Contre toute probabilité, le commencement de notre route se fit sans accident ; nous arrivâmes ainsi au petit plateau, et, après avoir gravi le dôme du Goûter, nous redescendîmes vers le grand plateau. Arrivés là, nous avions à notre gauche la grande crevasse, qui a au moins soixante pieds de large et cent vingt pieds de long ; à notre droite, la côte du mont Blanc, s'élevant en talus rapide à la hauteur de mille pieds encore au-dessus de nos têtes ; sous nos pas, douze ou quinze pouces de neige nouvelle et fraîche, tombée pendant la nuit, et dans laquelle nous enfoncions jusqu'aux genoux. Nous venions d'entrer dans le vent, qui menaçait d'être toujours plus violent au fur et à mesure que nous monterions ; notre marche, sur une seule ligne, s'opérait ainsi : Auguste Terre marchait le premier, Pierre Carriez le second, et Pierre Balmat le troisième ; puis venaient, après eux, Mathieu Balmat, Julien Devoissou et moi ; à six pas de distance, à peu près, nous étions suivis par David Coutet et par David Folliguet ; puis, après eux, s'avançaient, les derniers, afin qu'ils profitassent du chemin que nous leur tracions, le colonel Anderson et le docteur Hamel.

La précaution prise pour nous sauver fut probablement celle qui nous perdit : en marchant sur une seule ligne, nous tranchions, comme avec une charrue, cette neige molle et nouvelle, qui n'avait point encore d'appui ; dès lors, le talus étant trop rapide pour la retenir en équilibre, elle dut glisser.

En effet, nous entendîmes tout à coup comme le bruissement sourd d'un torrent caché : au même instant, depuis le haut de la côte jusqu'à l'endroit où nos pas avaient creusé une ornière de dix ou douze pouces de profondeur, la neige fit un mouvement ; aussitôt je vis quatre des cinq hommes qui me précédaient, renversés les pieds en l'air ; l'un d'eux, seul, me parut rester debout ; puis je sentis que les jambes me manquaient à moi-même, et je tombai en criant de toute ma force :

"L'avalanche l'avalanche ! nous sommes tous perdus !..."

Je me sentis entraîné avec une telle rapidité que, roulant comme un boulet, je dois avoir parcouru l'espace de quatre cents pieds dans l'intervalle d'une minute. Enfin, je sentis que le terrain manquait sous moi, et que ma chute devenait perpendiculaire ; je me rappelle que je dis encore : "Mon Dieu, ayez pitié de moi !" et que je me trouvai, au même instant, au fond de la crevasse, couché sur un lit de neige où, sans le reconnaître, j'entendis presque aussitôt se précipiter un autre de nos compagnons.

Je restai un moment étourdi de la chute ; puis j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui se lamentait : celle de David Coutet :

"O mon frère, mon pauvre frère ! mon frère est perdu !"

— Non, lui criai-je, non, me voilà, David, et un autre avec moi : Mathieu Balmat est-il mort ?

— Non, mon brave, non, me répondit Balmat, je suis vivant, et me voilà pour t'aider à sortir."

Au même instant, il se laissa glisser le long des parois de la crevasse, et tomba près de moi.

"Combien de perdus ? lui dis-je.

— Trois, puisqu'il y en a un avec toi !

— Lesquels ?

— Pierre Carriez, Auguste Terre et Pierre Balmat.

— Et ces messieurs ont-ils du mal ?

— Non, Dieu merci !

— Eh bien, essayons de tirer d'ici ce qui que j'y ai vu tomber avec moi, et qui ne doit pas être loin."

En effet, en nous retournant, nous aperçûmes un bras qui passait seul hors de la neige : c'était celui de notre pauvre camarade.

Nous le tirâmes, afin de dégager la tête, qui se trouvait couverte ; il n'avait point encore perdu connaissance ; seulement, il ne pouvait plus parler, et avait la figure bleue comme un asphyxié ; cependant, au bout de quelques secondes, il se remit sur ses jambes. Mon frère nous jeta une petite hache, avec laquelle nous nous taillâmes des escaliers dans la glace ; puis, arrivés à une certaine hauteur, nos camarades nous tendirent leurs bâtons et nous tirèrent à eux.

A peine fûmes-nous hors de la crevasse, que nous aperçûmes le docteur Hamel et le colonel Anderson, qui nous prirent les mains, en nous disant :

"Allons, courage, en voilà toujours deux de sauvés ; nous sauverons les autres de même.

— Les autres sont perdus, répondit Mathieu Balmat, car c'est ici que je les ai vus disparaître."

Il nous conduisit vers le milieu de la crevasse, et nous vîmes bien qu'il n'y avait aucun espoir de les sauver : nos pauvres amis devaient avoir plus de deux cents pieds de neige par-dessus la tête. Pendant que nous fouillions avec nos bâtons, chacun raconta ce qu'il avait éprouvé. Dans la chute commune, Mathieu Balmat, seul, était resté debout ; c'était un gros garçon d'une force prodigieuse, de sorte qu'au moment où il sentit la neige nouvelle se glisser sous lui, il enfonça son bâton dans la vieille neige, et, s'élevant à la force des poignets, il vit passer sous ses pieds, en moins de deux minutes, cette avalanche d'une demi-lieue qui entraînait, avec le bruit du tonnerre, son frère et ses amis. Un instant, il se crut seul sauvé ; car, de dix que nous étions, lui seul demeura debout. Ceux qui se relevèrent les premiers étaient les deux voyageurs. Balmat leur cria :

"Et les autres ?"

Au même moment David Coutet se remit sur ses pieds.

"Les autres, dit-il, je les ai vus rouler dans la crevasse."

En courant vers elle, il heurta du pied David Folliguet, qui était encore tout étourdi de sa chute. "En voilà encore un, me dit-il : ainsi cinq seulement sont perdus, et parmi eux mon frère, mon pauvre frère !"

C'est à ce moment que, l'ayant entendu, je lui répondis du fond de ma crevasse :

"Me voilà, frère, me voilà !"

Cependant, toutes nos recherches étaient inutiles, nous le sentions bien ; et cependant, nous ne pouvions nous déterminer à abandonner nos pauvres camarades, quoiqu'il y eût déjà deux heures que nous les cherchions. A mesure que la journée s'avançait, le vent devenait plus glacial ; nos bâtons, qui nous avaient servi à sonder, étaient couverts de glace, et nos souliers aussi durs que au bois.

Alors Balmat, désespéré de voir que tous nos efforts n'aboutissaient à rien, se tourna vers le docteur Hamel :

"Eh bien, monsieur, lui dit-il, voyons, maintenant, sommes-nous des lâches, et voulez-vous aller plus loin ? Nous sommes prêts."

Le docteur répondit en donnant l'ordre de retourner à Chamouny. Quant au colonel Anderson, il se tordait les bras et pleurait comme un enfant.

"J'ai fait la guerre, disait-il, j'étais à Waterloo, j'ai vu les boulets enlever des rangs entiers d'hommes ; mais ces hommes étaient là pour mourir... tandis qu'ici !..."

"Non, ajoutait ce brave militaire, non, je ne m'en irai pas avant qu'on ait du moins retrouvé leurs cadavres."

Nous l'entraînâmes de force, car la nuit s'approchait, et il était temps de descendre.

En arrivant aux Grands-Mulets, nous rencontrâmes les autres guides qui apportaient les provisions ; ils amenaient avec eux deux voyageurs, qui comptaient se réunir au docteur Hamel et au colonel Anderson.

ALEXANDRE DUMAS.

LES CHATEAUX DE FRANCE

Quelques-uns des plus célèbres par comparaison avec le château d'Eu



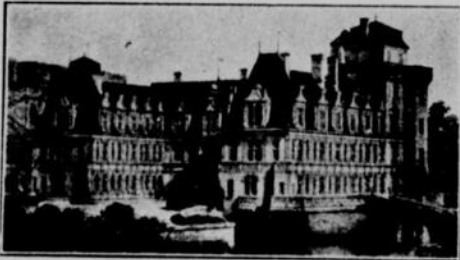
Le château de Villebon (Maine et Loire), bâti aux XIVe et XVe siècles



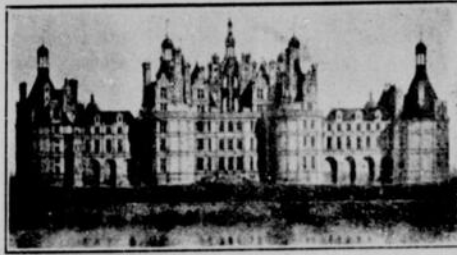
Le château de Serrant (Maine et Loire), rebâti en 1545



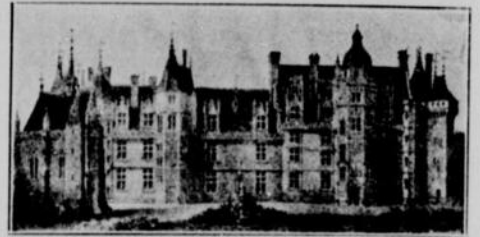
Le château d'Oen (Normandie)



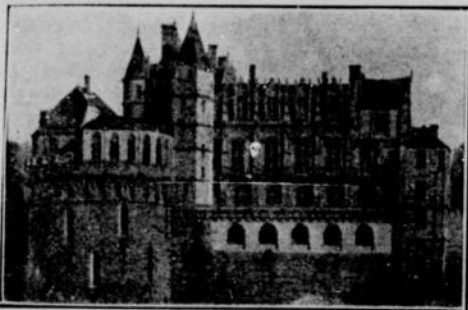
Le château de Villandry (Indre et Loire), construit en 1540



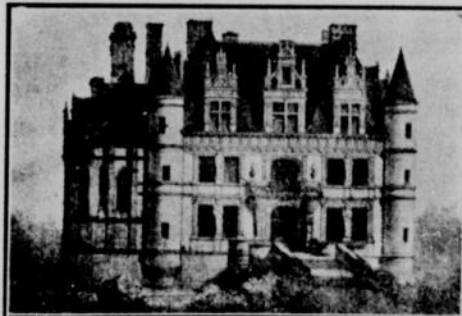
Le château de Chambord (Loir et Cher), construit sous François Ier



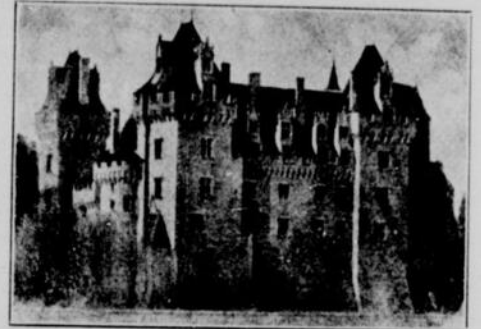
Le château de Mellant (Cher), restauré en 1533



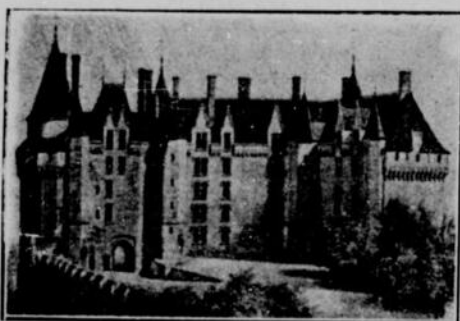
Le château d'Amboise (Indre et Loire), construit par Charles VII



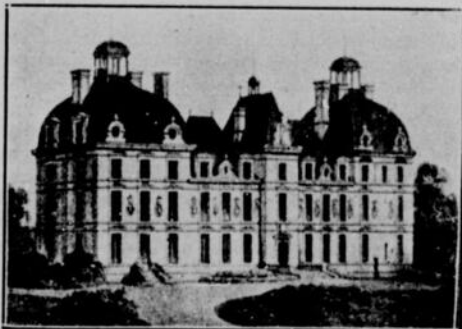
Le château de Chenonceaux (Indre et Loire), bâti en 1520



Le château de Montsoreau (Maine et Loire), rebâti au XVe siècle



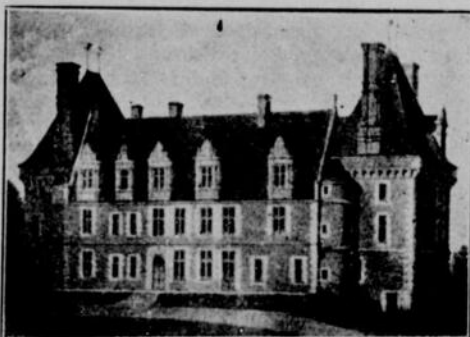
Le château de Langeais (Indre et Loire), construit au XVe siècle



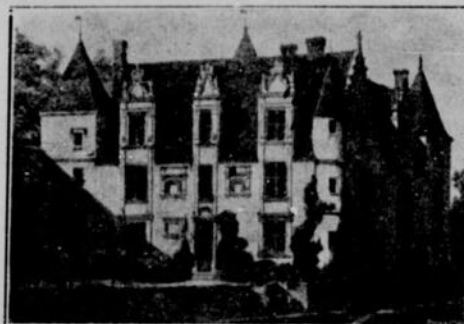
Le château de Cour-Chaverny (Loir et Cher), rebâti en 1634



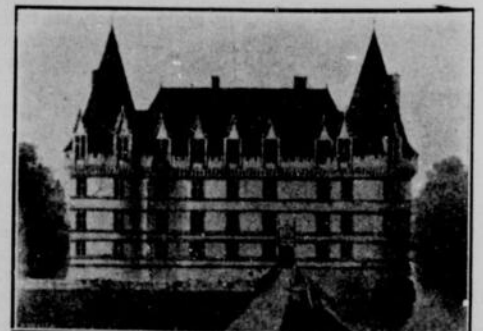
Le château de Luynes (Indre et Loire), bâti au XVe siècle



Le château de St-Amand-en-Puisaye (Nièvre), rebâti vers 1540



Le château de la Côte (Indre et Loire), bâti en 1525



Le château de l'Islette (Indre et Loire), bâti en 1525

La Chasse à l'Orignal et au Renne

PAR LE FAMEUX PIERRE LEROYER



Un combat d'originaux

Citer le nom de Pierre Leroyer, c'est évoquer le souvenir des chasses qui l'avaient rendu fameux bien avant que son esprit aventureux l'eût entraîné au Pôle-Nord. C'est même, comme chasseur autant que comme guide, que Leroyer a été recherché par le millionnaire Ziegler, pour accompagner Baldwin.

Comment chasse-t-on l'original ? Leroyer a lui-même répondu à cette question, au temps où il était à Montréal. Nous transcrivons de mémoire :

Nous sommes dans une forêt du Maine ou du Canada. Rien que des pins et des sapins avec des clairières toutes blanches de bouleaux ; de loin en loin, un petit lac aux eaux jaunies par la tourbe dort dans le calme de ces bois solitaires. Telle est la pittoresque retraite des originaux.

Pour les joindre, point de sente, ni même de sentier. Toute la journée nous marchons à travers bois, nous enfonçant dans les taillis, plongeant dans des marais. Le soir venu, nous bivouaquons sans feu pour ne pas effrayer le gibier. Le lende-



Deux trappeurs à l'affût

main, bien avant le jour, commence la quête sous la direction d'un tout petit chien noir, au museau effilé comme un renard, qu'on a eu bien soin d'amarrer solidement à sa ceinture : sans cette précaution, dès que l'animal aurait découvert une piste, il foncerait et mettrait en fuite le gibier. Si la marche sous bois n'est guère agréable en plein jour, jugez ce que cela doit être la nuit ! On a beau écarquiller les yeux, à chaque instant on culbute contre une souche morte ou l'on glisse dans une fondrière.

Voici l'aube. Nous sommes sur le bord d'une petite mare enveloppée de vapeurs matinales. Tout à coup, le chien fait un bond et veut partir en avant. Autour de la clairière, le sol est foulé, des empreintes de larges sabots sont partout visibles. Les originaux sont évidemment dans le voisinage, et à tout moment l'on peut s'attendre à voir sortir de la brume l'animal miraculeux, pareil à la bête de l'Apocalypse. Nous nous embusquons, en ayant soin de nous placer à faux vent, mais tandis que nous nous livrons à cette manœuvre, un craquement strident de branches brisées déchire le silence de la forêt, accompagné d'un groncement sourd de galop. En dépit de toutes nos précautions, nous avons été éventés : le gibier a pris la fuite. Ce sont trois originaux qui ont filé au nord-est. L'opération est à recommencer.

Nous décrivons un grand cercle pour tourner le gibier. Pendant des heures, nous marchons ; toujours la forêt silencieuse, la grande forêt morte du nord ; pas un oiseau, pas un bourdonnement d'insecte. On avance machinalement. Enfin, après six heures de quête, nous approchons du fourré où le chien croit les élan remisés. Ah, bien oui !

nous avons beau prendre toutes les précautions, les bêtes décampent avant que nous ayons pu les entrevoir. Et pendant sept jours ce ne fut qu'une suite de marches et de contre-marches.

Le septième jour, nous rentrions au camp, décidés à abandonner la partie. Nous marchions indifférents, lorsque soudain, au bout d'une clairière, que voyons-nous ? deux originaux en train de brouter bien tranquillement des plantes de marais. Ils sont à bonne portée ; pour assurer notre tir, nous prenons la position couché et visons lentement. Dame ! le plus flegmatique ne pourrait se



Un original traqué aux aguets

défendre d'un moment d'émotion. Deux coups de fusil partent, les bêtes s'affaissent lentement. Nous redoublons ; au même moment, quelle n'est pas notre surprise de voir nos deux proies se relever et, clopin-clopant, rentrer dans les bois ! Nous prenons notre course à la suite des fuyards. Rien ne nous arrête plus, ni marais, ni monticules ; nous sautons par-dessus tous les obstacles, aussi frais que si nous étions au repos depuis une semaine. Le chien jappe, et grâce à sa voix, nous réussissons à suivre la piste. Enfin, nous voici en vue : deux coups de feu, puis deux autres ; les bêtes s'affaissent et roulent. Telle est cette chasse singulière qui, pendant plus d'une semaine, vous tient haletants et vous entraîne à la recherche d'un gibier invisible parmi des solitudes aux étendues décevantes !

Il est une autre façon de chasser l'original ; c'est la chasse à l'affût qui consiste à attirer le gibier au moyen d'un appeau. Mais pour que le stratagème réussisse, il faut que le temps soit absolument calme et, comme cette condition se réalise rarement, la chasse à l'affût n'exige pas moins de patience que la quête. Un sportsman doit attendre, par exemple, trois semaines sur le bord d'un lac avant de pouvoir se servir de son appeau avec quelque chance de succès.

Comme l'original, le renne a été indigène de nos pays, à une époque géologique lointaine. Lui aussi a émigré vers le nord, et aujourd'hui il ne se rencontre plus que dans les zones boréale et arctique.



Un campement de chasseurs au Spitzberg



Un renne abattu

Il avance même beaucoup plus loin vers le Pôle que l'original ; tandis que ce dernier quadrupède ne sort jamais de la grande forêt septentrionale, le renne gagne, l'été, les plaines stériles qui bordent l'Océan Glacial et peuple même les terres les plus septentrionales, le Groënland, la Nouvelle-Zélande, le Spitzberg.

Le renne proprement dit ne se rencontre que dans l'ancien continent. En Amérique, on trouve le caribou, une espèce très voisine. Renne ou caribou rendent de très grands services aux indigènes perdus dans les solitudes de l'extrême Nord. Car la chair de cet animal est excellente et constitue les morceaux de choix de la gastronomie polaire ; de plus, sa fourrure est véritablement la pelletterie la plus chaude. Vêtu de cette peau, vous pouvez affronter des températures de 40 à 50 degrés au-dessous de zéro. Aussi, tous les vêtements d'hiver des Lapons, des Ostiaks, des Samoyèdes, se composent-ils uniquement de cette précieuse fourrure. Ce n'est pas tout : les naturels hyperboréens savent utiliser toutes les parties de cet animal : ses tendons remplacent pour eux le fil, et ses os le fer. Avec une omoplate, ils façonnent une cuiller, et avec un tibia, un manche de couteau, absolument comme des populations préhistoriques.

Enfin, les indigènes de l'Europe et de l'Asie boréales ont su domestiquer le renne. Pour cette raison, il est rare qu'on le rencontre en Scandina-



Le renne domestiqué

vie à l'état sauvage et il n'existe comme tel que dans certains districts de ce dernier pays. Ainsi, en Norvège, le renne est animal domestique, au grand étonnement des Tartarins, qui entreprennent le voyage du Cap Nord affublés d'un véritable arsenal.

Ici la chasse tourne au comique, car le contact fréquent avec les étrangers a mis les Lapons au courant de toutes les supercheries de la civilisation, et, moyennant finance, ils procurent à ces nemrods d'aventure le plaisir qu'ils ambitionnent. Ils lâchent sur la montagne quelques vieilles bêtes malades, et, moyennant un bon prix, on voit les touristes exercer sur elles leur adresse. C'est ainsi que d'un renne fourbu qu'ils ne vendraient pas deux francs, les Lapons savent tirer une centaine de francs.

Un des meilleurs terrains de chasse au renne est le Spitzberg.

Les meilleurs fusils et les plus nobles d'Europe, le roi d'Italie, le prince de Monaco ont fait le coup de feu au Spitzberg ; la reine d'Italie, la comtesse de Bardi et plusieurs païresses d'Angleterre n'ont pas reculé devant les fatigues de cette chasse.

POUR PASSER SUR L'EAU

(BARCAROLLE)

Moderato

p

Ba . te . lier, dit Li .

set . te, Je voudrais pas . ser l'eau Mais je suis bien pau . vret . te Pour

rall. *a Tempo.*

pay . er le ba . teau. Co . lin dit à la bel le Ve . nez, venez tou .

2^e 3^e Couplet au Final

.. jours, ve . nez, ve . nez tou . jours. Et vo . gue la na . cel . le Qui

ppp

por . te mes amours. Et vo . gue la na . cel . le Qui por . te mes amours, Et vo

ppp

— gue la na . cel le Qui por . te mes amours. serrez le M!

ff

pp

2^e COUPLET 1^o T^o

le

p

2^e COUPLET

Suzette. — Je m'en vais chez mon père,
Dit Lisette à Colin.
Eh bien ! crois-tu, ma chère
Qu'il m'accorde ta main ?
Ah ! répondit la belle.
Osez, osez toujours, osez, osez tou-
Et voguez la nacelle [jours...
Qui porte mes amours
Et voguez la nacelle
Bis Qui porte mes amours.

3^e COUPLET

Lubin. — Après le mariage
Suzette. — Toujours dans son bateau
Lubin. — Colin fut le plus sage
Suzette. — Des bergers du hameau
Lubin. — A sa chanson fidèle
Suzette. — Il répéta toujours. Il répéta
Lubin et Suzette. — Et voguez la nacelle [toujours -
Qui porte mes amours.
Et voguez la nacelle.
Bis Qui porte mes amours.

FINAL.

Et vo-gue la na-cel-le Qui por-te mes a-mours, Et vo-gue la na-cel-le Qui por-te mes a-mours. Et vo-gue la na-cel-le Qui por-te mes a-mours. serrez le Mouvt

pp

pp

Pour le 3^e Couplet Pour Finir

HISTOIRE D'ESPAGNE

ANTROPOS.

I

Antropos, le vieillard Antropos, se sentit possédé d'un orgueil immense. Il avait soumis tous les éléments, il avait découvert tous les mystères. Savant poète, guerrier, législateur, artiste, il avait excellé dans toutes les manifestations de la pensée humaine et brillait comme un soleil. Il était descendu jusqu'au fond des mers, il était monté jusqu'au sein des nuages. Il avait fait de l'électricité son esclave, il avait fixé les dernières limites du son, et éclairé les recoins les plus sombres de la vie et de la mort en leur évolution complète de la cellule et du microbe. Purifiant l'essence même de la philosophie, combinant les agents chimiques les plus pervers, il avait enseigné aux hommes l'amour de leur prochain et l'art du meurtre raisonné.

Sa lyre, son ciseau, sa palette avaient dompté la farouche Beauté, et toutes les sciences se pliaient aux désirs de son génie superbe.

Il régnait enfin en maître absolu, sur le monde. Les lauriers immarcescibles ceignaient son front olympien, et les palmes de la science ombrageaient sa tête blanche.

Et Antropos dit :

Je ne veux plus vivre sur cette plaine, où les passions des hommes m'empêchent de penser ; leurs voix et leurs querelles me blessent au cœur. Je m'éloignerai d'eux et j'irai bâtir mon palais au faite d'une montagne. Là, dans la solitude et le silence, libre de toute attache avec les sciences et arts, je passerai de nombreuses et heureuses années.

Il appela la légion de génies qui le servaient, et en un instant ils transportent son palais de marbre et de jaspé sur la montagne la plus élevée.

Satisfait, Antropos s'accouda à une fenêtre de son palais, et vit les hommes, ses semblables, cheminer dans la plaine, ainsi que des fourmis, traînant derrière eux le fardeau de leur vie : les travaux, les ambitions, les vices, les péchés. Et il sourit d'orgueil de se sentir si haut, séparé pour toujours de la misère humaine, privée de sa vie — comme d'un Dieu.

Mais il s'aperçut alors que les dômes élancés des arbres déflaient sa demeure, et que l'on entendait encore les cris de guerre et les plaintes d'amour émuant la forêt, et se tournant vers ses génies :

— Encore plus haut ! dit-il. Je veux que mon palais domine la terre, et que, seule, la voûte azurée de l'atmosphère pèse sur son toit clair.

De nouveau, les génies emportèrent le palais et le rebâtirent sur la neige éternelle, vierge de vie et de culture.

Et Antropos sourit.

Les jours se passaient dans la paix de l'étude. L'égoïsme, armée de toutes pièces, gardait la porte de cette forteresse inaccessible, et sur son toit, l'orgueil avait déployé sa bannière de pourpre.

Antropos fut heureux.

II

Une après-midi, il entendit un bruit léger, mais

qui, dans le silence, lui parut formidable, et Antropos aperçut deux condors magnifiques semblant se rir de lui, les ailes ouvertes au vent.

Furieux, il appela ses génies pour la troisième fois :

Je ne veux pas qu'un autre que moi règne dans l'espace ! Je construirai une tour que jamais nul n'atteindra — eût-il les ailes d'Icare lui-même. Et le palais fut détruit de nouveau, et de ces décombres sortit une tour plus haute que la tour biblique — son modèle. En une nuit et un jour, l'architecture, son esclave, l'avait élevée, et si fière était-elle que les nuages, craintifs, s'amoncelaient à ses pieds.

Alors Antropos regarda et ne vit plus que l'espace désert ; l'espace où ne résonnait même pas l'écho du silence éternel.

Enfin, il se crut seul, absolument seul. Son trône de roi de la création avait pour fondements les nuages eux-mêmes ; la vie se traînait au loin comme un serpent maudit.

Au-dessus de lui, il n'y avait rien, personne...

Mais, levant les yeux, avec un geste d'orgueil superbe, il aperçut des milliers de mondes sillonnés d'étoiles et de soleils.

Oh ! rage ! oh ! humiliation ! Au-dessus de lui, encore plus haut, toujours plus haut, était un être supérieur qui le dominait, le vainquait ! A quoi donc lui servaient sa science et son génie ? Mais il monterait plus haut puisqu'il le fallait ! Encore plus haut ! Toujours plus haut ! Il mettrait les astres à ses pieds.

Comme tout se pliait à ses désirs, les sciences arrivèrent pour accomplir ses ordres, et, sous sa direction, elles gonflèrent un ballon si énorme — que jamais on n'en avait vu de semblable.

Et Antropos s'élança dans les airs avec la rapidité d'une flèche quittant son arc. Qui donc, maintenant, était plus haut que lui ? Les nuages déjà couvraient la tour altière, et la terre disparaissait sous un océan de vapeurs. Antropos atteignait déjà les étoiles, ces insolentes ennemies de son pouvoir. Et il montait, il montait, il montait toujours, naviguant sous les ordres de l'Ether, comme sur l'immensité d'une mer d'azur, déserte et silencieuse.

Mais au fur et à mesure qu'il s'éloignait de sa mère, la terre, et des hommes, ses frères, la vie animant le corps d'Antropos, la chaleur incendiant son sang, et la clarté illuminant son esprit, diminuaient peu à peu : ses membres tremblaient, ses oreilles bourdonnaient, ses yeux se couvraient d'un épais nuage.

Sa compagnie, la Médecine, voulut lui porter secours, mais elle se sentit impuissante dans cette solennelle majesté de l'espace, elle, la fille aveugle et rachitique des hommes.

Et le ballon montait, montait toujours.

Antropos, couché au fond de la nacelle, ne percevait déjà plus le resplendissement des mondes célestes sur sa tête. Il avait les yeux fermés et ne respirait plus...

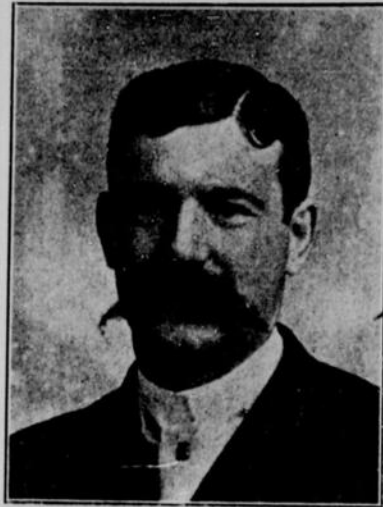
Ainsi mourut Antropos le Superbe, asphyxié dans le vide.

CARLOS-MARIA OCANTOS.

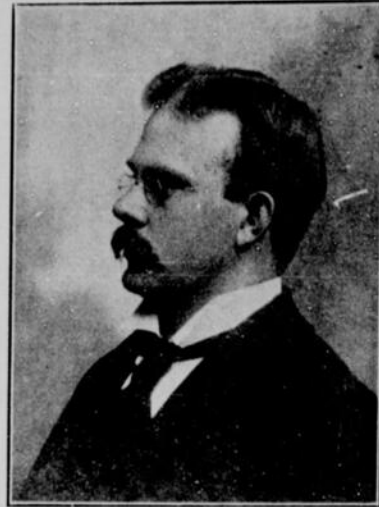
Quelques-uns des braves qui se proposent d'accompagner le Capitaine Bernier lors de son expédition au Pole Nord



M. Réal Huot



M. Scott



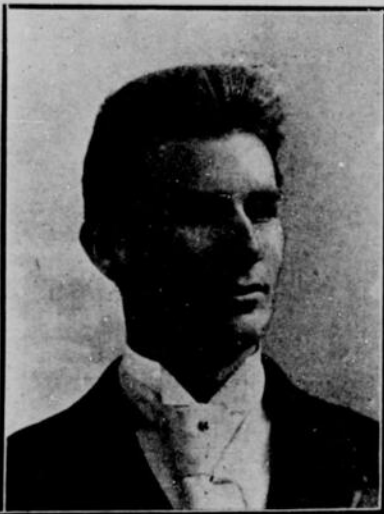
M. H. Lockwood



M. J. Fred. Morden



M. Ivon Bailey



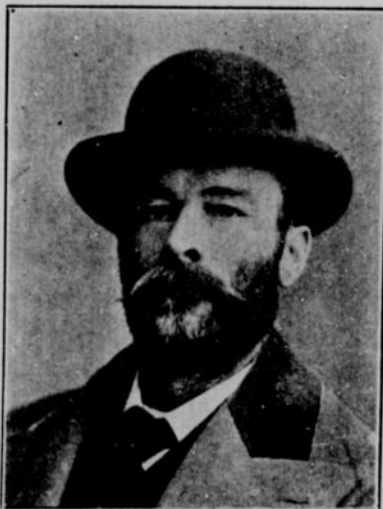
M. Kislisbury



M. le Dr Ernest St-Cyr



M. T. Carrel



M. G. Bilodeau



M. Ludovic Talbot



M. St-Cyr

UN SOU AIDERA UN AMI MALADE

Voulez-vous le Dépenser ?

Ecrivez-moi une carte postale pour me dire qui a besoin d'aide. Indiquez-moi quel livre je dois envoyer. Vous, faites seulement ce peu de chose. Moi je me chargerai de tout le reste. Ecrivez-la aujourd'hui.

Alors, je ferai ceci : — J'enverrai au malade un ordre — bon à n'importe quelle pharmacie — pour six bouteilles du Restaurateur (Restaurative) du Dr Shoop. Il pourra prendre le remède pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il coûtera \$5.50. S'il échoue, je paierai le pharmacien moi-même. La simple parole du malade en décidera.

Si je pouvais vous voir, je vous convaincrais pour toujours que j'ai ce dont les malades ont besoin. Bien plus, j'ai ce qu'il faut qu'ils aient, car la plupart d'entre eux ne peuvent jamais guérir sans mon remède. Je vous en comblerais de preuves.

Mais je ne peux voir que peu de malades ; c'est pourquoi je dis à tous ceux qui ont besoin d'aide : — "Essayez mon Restaurateur pendant un mois à mon risque. Rendez-vous compte par cet essai de ce qu'il peut accomplir. S'il réussit, vous êtes guéri. S'il échoue, il est gratuit." Je sais que nul malade ne peut négliger pareille offre.

Quelquefois j'échoue mais pas souvent. Dans quelques cas rares, il y a une cause — telle que le cancer — que la médecine ne peut point guérir. Mais j'ai fourni mon Restaurateur à des centaines de milliers, à ces conditions, et 39 sur 40 l'ont payé de bon cœur, parce qu'ils ont été guéris. Je suis prêt à me fier sur l'équité des malades.

C'est un remède remarquable qui rend pareille offre possible. C'est ma découverte, et j'ai passé toute ma vie dessus. Mon Restaurateur est l'unique remède qui fortifie les nerfs "intérieurs". Ces nerfs seuls fonctionnent tous les organes vitaux. Quand un organe est faible, cela veut dire que sa force nerveuse est faible. C'est comme une machine qui a besoin de plus de vapeur. C'est inutile de traiter les organes. L'organe faible remplira ses fonctions, quand on lui en aura donné la force, et il ne peut être guéri par aucune autre méthode.

Mon succès est dû à ce que mon remède restaure toujours cette force nerveuse. Mon livre expliquera tout cela. Veuillez m'indiquer aujourd'hui qui en a besoin.

Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez :

Dr SHOOP,
Boîte 80, RACINE,

Wis., E.-U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie
Livre No 2 sur le Cœur
Livre No 3 sur les Rognons
Livre No 4 pour les Femmes
Livre No 5 pour les Hommes
(cacheté.)

Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.

HISTOIRE AUTHENTIQUE.

Voici une histoire courte, mais bonne : Le BAUME RHUMAL est le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

Au régiment :
— Que faisiez-vous dans le civil, vous ?
— J'étais lampiste, mon capitaine.
— Parfait ! On vous mettra dans les éclaireurs.

ENFANTS TERRIBLES.

Durand est un de nos plus valeureux chasseurs d'occasion. Tous les dimanches, il part de grand matin et revient régulièrement bredouille.

— Papa, lui demande un jour le jeune Toto, pourquoi emmènes-tu toujours un chien quand tu vas à la chasse... Est-ce que tu as peur des lièvres ?

CALCUL SIMPLE.

Bibi dit Fil-de-Fer. — Alors, tu veux me faire accroire que t'as vécu trente-deux jours sur un pain de quatre livres que t'as volé à un boulanger.

Nénesse dit Touchatout. — C'est la pure vérité, le pain m'a d'abord nourri pendant deux jours, et il m'a fait écoper trente jours de prison. Il m'a donc bien procuré trente-deux

UN BON CONSEIL.

LEFRANC. — Mon cher Bonapote, donne-moi un conseil. Je désire me marier, mais j'hésite, car j'ai le choix entre deux jeunes filles. L'une est pauvre, mais je l'aime ; l'autre est très riche, cependant, je n'éprouve rien pour elle. Faut-il épouser la riche ou la pauvre ?

BONAPOTRE. — Mon ami, qu'y a-t-il de plus beau, de plus sacré dans l'existence que l'amour. Sans amour, la vie vaudrait-elle qu'on la vive ?

LEFRANC. — C'est juste, je vais épouser celle que j'aime. Merci de ton conseil.

BONAPOTRE. — A ton service... à propos, voudrais-tu me dire le nom et l'adresse de la jeune fille que tu n'aimes pas ?

LE SALON DE MODES
de Mlle EVA ROUTHIER
1477 rue Sainte-Catherine
Est toujours rempli de toutes sortes de beaux chapeaux.
Votre visite sera hautement appréciée.

Votre Buste **Gratis**
DEVELOPÉ DE
SIX POUCES

LE SECRET D'UN TRÈS BEAU BUSTE ET D'UNE FIGURE PARFAITE
Vous sentez-vous dépourvue de la rotondité qui convient à une belle figure ? Les mensurations de



vos bustes sont-elles ce qu'elles doivent être ? Constatez-vous des vides au-dessus et au-dessous du sommet du sein ? Quoi qu'il vous manque pour avoir une forme parfaite, la nature vous le donnera, si vous faites usage de la

méthode **MOLDENE**. Une demande faite par vous à la Cie de Toilette Moldene, de Toronto, vous vaudra gratis un paquet cacheté dans une enveloppe ordinaire, qui vous donnera toutes les informations nécessaires pour pouvoir augmenter, dans la solitude de votre chambre, la périphérie de votre buste de six pouces en peu de temps ; ainsi que de développer et de rendre parfaites toutes les parties de votre corps. Envoyez 4 centimes en timbres-poste pour affranchissement.

MOLDENE TOILET CO., TORONTO, CAN.

J. BRUNET
Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier : **Côtes des Neiges**

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.

BREVETS CANADA
D'INVENTION ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpenteurs

107 Rue Saint-Jacques, MONTREAL

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal

TÉL. MAIN 2515.

PERE KOEKG'S
TORQUE NERVEUX
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KENIG Med. Co., 49, rue Franklin, Chicago.
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

"ANTIKOR - LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

LES GRANDES INVENTIONS



— Ah ! Quel bonheur d'avoir deux gendres !!!

SON PERE ETAIT UN IVROGNE

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie

L'HISTOIRE DE SON SUCCES



Une partie de sa lettre se lit comme suit:—“Mon père m'avait souvent promis de cesser de boire; il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus torquemment que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit: 'Il n'y rien à y faire; je ne puis arrêter de boire.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la Tasteless Samaria Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et personne ne le prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoulés depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie.”

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tabule R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an. 12 n

CHOSSES ET AUTRES

REPLIQUE.

—Vous avez une toux qui ne me plaît pas, dit le docteur Lapilule à un de ses malades.

—Je le regrette beaucoup, répliqua ce lui-ci, mais c'est ma meilleure.

AU THEATRE.

On parle d'une débutante.

—C'est une chanteuse en herbe.

—Pas du tout; c'est une excellente dugazon.

—C'est bien ce que je dis, du gazon chanteuse en herbe!

EN ATTENDANT...

M. oinfre a fait une promenade de deux kilomètres. Depuis sa jeunesse, il ne lui était pas arrivé d'en faire autant.

Aussi, M. Goinfre se sent-il en proie à un appétit encore plus formidable que d'habitude.

Heureusement, un restaurant est à proximité. Il entre en coup de vent, s'assoit et hèle le garçon:

—Je meurs de faim, garçon; apportez-moi vite un poulet froid, un jambon et un pâté de foie gras... Pendant que je mangerai ça, je consulterai la carte!

SANS PERDRE DE TEMPS.
Hâtez-vous de prendre du BAUME RHUMAL dès que vous ressentez quelque embarras de la gorge.

POURBOIRE.

Il n'y a pas à dire, les sauvages sont quelquefois plus logiques que nous.

Ainsi, Paris eut dernièrement la visite de Bouboule Ier, roi nègre et anthropophage.

M. Protocole fut chargé naturellement de lui montrer les beautés de la capitale.

Après une matinée de pérégrinations, M. Protocole mena déjeuner son hôte royal dans un restaurant

QUESTION DE BOUTEILLES.



Au théâtre, il fait des équilibres...mais, en ville, les rôles sont changés, les bouteilles lui font perdre l'équilibre.

du boulevard.

Mais nos plats parisiens ne plurent qu'à moitié à Bouboule Ier. Le moindre gigot d'explorateur eût mieux fait son affaire.

Il fit bonne contenance, cependant, et, le déjeuner achevé, il demanda à payer.

On lui apporta l'addition, qu'il régla aussitôt.

Peu familiarisés encore avec nos moeurs, il négligea toutefois de donner un pourboire.

Le garçon lui en fit la remarque, et M. Protocole fut obligé de lui expliquer qu'il était d'usage de donner quelque chose pour le garçon.

Très étonné, le monarque s'exécuta. Mais la raison de notre bizarre coutume ne pouvait lui entrer dans la tête.

—Pourquoi cet argent, répétait-il à M. Protocole... je n'ai pas mangé le garçon.

Theatre National Français
1440 SAINTE-CATHERINE
Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 320

SEMAINE DU 24 NOVEMBRE 1902
Le grand succès Parisien

LA PETIOTE

J. P. Filion dans "Jean Debray," H. Nancey dans "Gabriel," Elz. Hamel dans "Otto Stadler," H. Moret dans "Geneviève," Irma Perrot dans "Rosalba," Mme Petitjean dans "Lorette," et toute la troupe du Théâtre National.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,
1628 rue Notre-Dame
JUMELLES pour le théâtre
JUMELLES pour la campagne
JUMELLES pour la marine
TELESCOPES terrestre et céleste
LENTILLES et VERRES GROSSISSANTS de toutes sortes
MICROSCOPES et accessoires

BELLE VAISSELLE GRATIS

UNE ANNONCE HONNETE



UN SERVICE À DINER ET À THÉ, EN PORCELAINE, Magnifiquement Décoré, coûte de \$15.00 à \$25.00. NE DEPENSEZ PAS VOTRE ARGENT INUTILEMENT. Si vous désirez un beau Service de Vaisselle pour une famille de six personnes, qui pour la durabilité sera égal Au Plus Beau Service En Porcelaine, comprenant Théière, Beurrier,

Sucrier, Pot à Crème, Assiettes, Tasses, Soucoupes etc., de grandeur régulière pour l'usage de la famille, magnifiquement décoré et élégamment fini, envoyez-nous votre nom et votre adresse immédiatement, et venez de vendre 12 boîtes seulement, des Fameuses Pilules Végétales du Dr. Willard, le plus grand remède au monde contre la pauvreté et l'impureté du Sang, l'Indigestion, les dérangements d'Estomac, la Constipation, Faiblesse et Désordres Nerveux, Rhumatisme et Maladies Particulières aux femmes, merveilleux Tonique et Remède de Famille, à 25c. la boîte. Ce sont celles se vendant régulièrement 50c. la boîte. Elles se vendent facilement, vu que chaque personne achetant une boîte de pilules de vous, reçoit, en même temps, un Billet qui lui donne droit à un beau morceau d'Argenterie. Presque tout le monde achètera. La Dr. Willard Medicine Co., veut un ou deux agents honnêtes dans chaque localité. Envoyez-nous votre commande aujourd'hui, et nous vous enverrons, franco, par la poste, 12 boîtes de pilules et 12 Billets pour Prix. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent \$3.00 et nous vous emballerons ce beau Service de Vaisselle, soigneusement, le jour même de la réception de l'argent. Nous payons les frais du fret jusqu'à votre station la plus rapprochée. Il n'y a aucune déception dans ceci, nous ne disons que la vérité. Nous donnons ces magnifiques Services de Vaisselle pour faire connaître rapidement les Fameuses Pilules Végétales du Dr. Willard. Lorsque vous recevrez notre belle vaisselle, nous vous prions de la montrer à vos amis. Des centaines de personnes ont reçu de la vaisselle de nous et nous écrivons des lettres de louanges et de remerciements. Ne manquez pas cette grande occasion d'obtenir un beau Service de Vaisselle sans dépenser un sou. Ecrivez-nous immédiatement et soyez le premier dans votre localité.

Adressez: THE DR. WILLARD MEDICINE CO., DEPT. 25, TORONTO, ONT.

Prière de me dire Qui a besoin De mon Livre ?

Je vous demande le nom d'un ami qui est dans le besoin. C'est tout.

Envoyez-moi une carte postale pour me dire de quel livre il a besoin. Pas n'est besoin d'argent.

Faites cela et voici ce que je ferai : "Je lui enverrai le livre en même temps qu'un ordre sur son droguiste, pour six bouteilles du Dr. Shoop's Restorative. J'autoriserai ce droguiste à laisser le malade l'essayer pendant un mois, à mes risques. S'il réussit, le coût en sera de \$5.50. S'il ne réussit pas, je paierai le droguiste moi-même.

On n'a jamais rencontré de malade qui pût refuser une offre semblable, et je me ferai un plaisir de le satisfaire. Mon passé prouve que trente-neuf sur quarante paient de gaieté de coeur pour des médecines. Je paie avec autant de gaieté de coeur quand quelqu'un me dit que je n'ai pas réussi.

En voici la raison : Après une expérience de toute ma vie, j'ai perfectionné le seul remède qui fortifie les nerfs intérieurs. Ces nerfs seuls mettent en jeu tous les organes vitaux, et pas un organe affaibli ne pourrait être restauré sans que son pouvoir nerveux lui soit rendu.

Je veux bien que ceux qui sont dans le besoin le sachent. Pour leur venir en aide, donnez-moi le nom de quelques malades que les remèdes ordinaires n'ont pu guérir.

Spécifiez simplement quel livre vous voulez et adressez : Docteur Shoop, Boîte 80, Racine, Wisconsin.

Livre No 1—Sur la Dyspepsie

Livre No 2—Sur le Cœur

Livre No 3—Sur les Reins

Livre No 4—Sur les Femmes

Livre No 5—Sur les Hommes
(scellé)

Livre No 6—Sur le Rhumatisme

Les cas qui ne sont près très graves non plus que chroniques sont souvent guéris par une ou deux bouteilles.

En vente chez tous les droguistes.



Le SAVON BABY'S OWN

est une sauvegarde contre toutes les maladies de la peau, chez les enfants. Il calme, adoucit, soulage et prévient l'irritation et les plaies.

Il est aussi bon pour les vieux que pour les jeunes.

ALBERT TOILET SOAP CO., Fabricants, MONTREAL.

MODERNISME.

M. d'Empesé va rendre visite à Mme la comtesse de Veaubrisé. Il sonne et constate avec surprise que c'est la comtesse elle-même qui lui ouvre la porte.

—Comment, comtesse, dit-il, vous prenez cette peine, vous-même.

—Que voulez-vous, cher monsieur, ma bonne prend sa leçon de piano !

Pickassiette est furieux contre son ex-ami Duracuir.

Je lui en demandai la raison.

—La raison ! me répondit Pickassiette. Eh bien ! figurez-vous qu'hier, je le rencontre sur les boulevards, je l'invite à prendre un verre, et ce coquin n'a même pas de quoi payer !

ESPRIT D'A-PROPOS.

Un colonel, faisant l'inspection de son régiment, remarqua, en passant derrière les rangs, un de ses hommes qui, s'il avait bien ciré ses bottes sur le devant, avait totalement négligé de les cirer par derrière. Sur l'observation que lui en fit son chef, le soldat se tira d'affaire par la spirituelle réponse suivante :

—Mon colonel, c'est parce qu'un bon soldat ne regarde jamais derrière lui !

ILS NE L'AVAIENT PAS.

Nos pères auraient été bien heureux s'ils avaient eu le BAUME RHUMAL à leur disposition comme nous l'avons.

CYCLISTES ET GAMINS.

Un vieux monsieur passait à bicyclette sur un pavé gras. Un chien se jeta soudain dans ses roues, ce qui eut pour résultat immédiat de le faire rouler dans la boue avec le chien.

Un peu meurtri, le vieux monsieur s'assit sur son séant avant de se relever. Il aperçut un jeune gamin qui le regardait en riant.

—Vous êtes bien peu obligeant, lui cria-t-il, mécontent. Ne pourriez-vous venir à mon aide ?

Le gavroche prit un air comique de commisération.

—Vous êtes donc tombé ? dit-il d'une voix grave.

—Parbleu ! Il me semble que vous avez dû vous en apercevoir !

—Non, reprit sans rire l'enfant, je croyais que vous vous étiez assis par terre pour jouer avec le chien !

AVENTURE.

Ledardouillaud déambulait gravement long de la rue des Martyrs, quand tout à coup la pluie se mit à tomber. Ayant oublié de se munir de son parapluie, il crut apercevoir, un peu en avant de lui, un de ses amis porteur d'un superbe pépin.

Pensant lui jouer une farce, il le rejoignit et, lui donnant une bonne tape sur l'épaule, il s'écria :

—Eh là ! passez-moi ce parapluie !

L'interpellé se retourna vivement, et Ledardouillaud vit alors que ce n'était pas son ami, comme il le croyait. Il allait lui faire ses excuses, quand il remarqua que le quidam était encore plus embarrassé que lui-même :

—Je... je vous demande bien pardon, balbutia ce dernier, j'ignorais que ce fût le vôtre !

Et, lui ayant glissé le parapluie dans la main, il s'esquiva au plus vite.

CORSINE



MADAME L. THORA
DÉFIEZ-VOUS DES GENS PEU SCRUPULEUX QUI ONT COPIÉ NOTRE LIVRET ET QUI IMITENT NOS ANNONCES

Developpant la FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le Systeme Francais de Développement du Buste inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.



CLARK'S LUNCH TONGUE

Tendre — Délicieuse — exquise — et prête à servir.

Il n'y en a pas de meilleure que celles de CLARK.

WM CLARK, Fabricant, Montréal

N. B.—Les Fèves au Lard de CLARK sont délicieuses.



COMBIEN DE FEMMES

ont été sauvées, que de souffrances exemptées ou soulagées par les bons conseils donnés par Mad. J. C. Richard. La riche et la pauvre ont été instruites sur la construction et le fonctionnement de leurs organes délicates, ont été prévenues des nombreuses causes de maladies et mises dans la bonne voie pour recouvrer la santé, la force et le bonheur. Mad. Richard vient de publier un livre intitulé "Le Guide de la Femme" qui est d'un grand intérêt pour les filles, les femmes et les mères. Un nombre limité sera envoyé gratuitement sur réception de 10 cts. pour payer les frais de poste.

Ecrivez dès aujourd'hui.

Mad. J. C. RICHARD, Boîte 996, Montréal.

UN PROBLÈME DE PHYSIQUE



—Voyons, élève Chapuzot, voulez-vous réfléchir un peu ! Je vous demande ce que pèse le vide ?

—M'sieu, en principe, ça ne pèse rien, mais ça dépend dans quoi on le met ; ainsi, les bouteilles vides, c'est très lourd !

LE PECHER FACETIEUX



Rapineau, quoique n'aimant pas la pêche, avait résolu de s'amuser aux dépens des pêcheurs.



Il acheta deux beaux poissons tout frétilants, et, sans qu'on le voie, accrocha le premier au bout de sa ligne.



Puis, avec des efforts simulés, il se mit à le sortir de l'eau au grand ébahissement des pêcheurs, qui accoururent à son aide.



Pendant que la foule admirait sa capture, Rapineau attachait le second poisson. De sorte que, quand on se retourna, on le vit en train de faire une nouvelle victime.



Ce fut alors du délire parmi la foule... On voulut porter en triomphe ce maître pêcheur... Mais, comme il se faisait tard, Rapineau se retira.



Le lendemain, dès l'aube, la berge était tellement encombrée de pêcheurs, qui avaient cru dénicher la bonne place, que l'on dut organiser un service d'ordre.